

BX

1422

Q4C58

1912



Bibliothèque Nationale du Québec

Le Chanoine Th. COCHARD

Directeur des Annales religieuses d'Orléans

Les Orléanais au Canada

Antoine Villade — Philippe Desjardins
Joseph Desjardins — Chicoisneau
Théodore et Vincent Badin — Mgr Maréchal
Jean Rimbault et Vincent Fournier
Le R. P. Juttau

ORLÉANS

MARCEL MARRON, ÉDITEUR

11, RUE JEANNE-D'ARC, 11

—
1914

ALEXANDRE DE COCHARD

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Les Orléanais

au Canada

LES ORLÉANAIS AU CANADA



ORLÉANS

MAISON MARIONNEAU

11, rue de la Cathédrale

Le Chanoine Th. COCHARD

Directeur des *Annales religieuses d'Orléans*

Les Orléanais au Canada



ORLÉANS

MARCEL MARRON, ÉDITEUR

11, RUE JEANNE-D'ARC, 11

—
1912

BX

1422

Q4C58

1912

LES ORLEANAIS AU CANADA

Les Français ne sont pas migrants : souchés au sol, rares sont, parmi eux, les déracinés. S'ils s'expatrient, c'est surtout par zèle apostolique, ou amour patriotique, plutôt que par esprit de lucre. Et encore, pour atténuer leur exil volontaire, convient-il de donner au nouveau sol, qu'ils vont évangéliser, ou coloniser, une dénomination qui leur rappelle la Mère Patrie.

C'est ce qui est arrivé pour le Canada. Aussi, ne sommes-nous pas surpris que l'Orléanais, comme la Normandie et la Bretagne, ait fourni à cette région lointaine et vierge des missionnaires, des soldats, voire des colons.

Il y a là, pour ainsi dire, une page d'histoire locale, honorable et glorieuse, à rappeler à notre génération égoïste, sans idéal.

Nous allons tenter de l'écrire, en suivant l'ordre chronologique, sur documents de première main.

§ 1

MISSIONNAIRES ET COLONS ORLÉANAIS

Le premier Orléanais, qui cingla vers la « Nouvelle France », fut le R. P. Isaac JOQUES.

Né à Orléans en 1607, sur la paroisse de Saint-Hilaire-du-Châtelet, élève des Pères Jésuites, qui dirigeaient le collège de cette ville, devenu l'un d'eux, au lendemain de sa première messe, qu'il dit à Orléans, il partait, le 8 avril 1636, de Dieppe, et abordait, le 2 juillet, à Québec, où les Jésuites avaient une résidence.

Dès qu'il eut appris la langue huronne, il était envoyé à évangéliser les sauvages, campés dans les parages de la région des grands lacs, avec les PP. de Brébeuf et Raimbault.

Ce fut alors qu'en suivant les Hurons dans leurs expéditions fluviales, le P. Joques et le P. Raimbault, résidant à *Saint-Joseph* (1) depuis 1638, découvrirent le *Sault-Sainte-Marie*, par où s'écoule le lac Supérieur dans le lac Huron. C'est cet écoulement, qui est con-

(1) En aval du Sault.

sidéré par nos géographes comme le commencement du fleuve Saint-Laurent (1). Ainsi, deux Jésuites, sans être des explorateurs, révélèrent à l'Europe les sources des plus grands fleuves du monde : le Père Jogues, d'Orléans, celle du Saint-Laurent (1644) ; le P. Marquette, de Laon, celle du Mississipi (1666).

Les Américains du nord ont élevé, en 1896, dans la salle des Etats, à Washington, une statue en l'honneur du second : pourquoi les Franco-Canadiens n'imiteraient-ils pas les Anglo-Saxons, en érigeant, à Québec, une statue au premier ? Ce qui fait la splendeur de Québec, n'est-ce point le Saint-Laurent découvert par l'intrépide P. Jogues ?

En 1640, Québec n'était qu'une bourgade, dont les rares habitations étaient groupées autour d'un fort, où, pour s'agrandir et se défendre, elle réclamait des colons et des soldats.

La Compagnie privilégiée de la Nouvelle-France (2) les demandait à la mère-patrie, en offrant des concessions de terre aux français, pourvu qu'ils fussent catholiques, et à la condition que, s'ils ne se rendaient pas eux-mêmes en Canada, ils enverraient, à leurs frais, des défricheurs.

S'il faut ajouter foi à un écrivain moderne (3), sur la fin de 1640, deux familles de l'Orléanais obtenaient de ladite compagnie deux arpents de terre dans le périmètre de la ville naissante de Québec ; trente arpents hors de la banlieue, et une demi-lieue de terre sur la rive gauche du Saint-Laurent, pour en jouir elle et leurs descendance, à perpétuité, à charge de cens et de foi et hommage au fort de Québec, à chaque mutation ; et en outre, sous condition de ne traiter, avec les sauvages, pour le commerce des pelleteries et peaux de castor, que par échange, et, « pour lesdites peaux être remises aux commis de la compagnie ».

Les concessionnaires étaient « le sieur DE CHAVIGNY, seigneur de Bertheau, et Damoiselle DE GRANDMAISON ».

Le sieur de Chavigny fût-il fidèle à son engagement, en se transportant dans sa concession, soit pour y trafiquer, soit pour la défricher ? Rien ne nous renseigne sur ce point ; mais il y a lieu d'en douter, car il en coûtait beaucoup pour s'acclimater et pour gager des travailleurs.

Les missionnaires seuls payaient de leurs personnes pour défricher les âmes des sauvages : les traitants se contentaient d'accumuler, dans leurs comptoirs, les peaux de castor, que le Huron, l'Algonquin et l'Iroquois, sur leurs canots d'écorces, leur apportaient par le Saint-Laurent.

(1) E. RECLUS, *Géographie universelle*, t. XV, p. 455.

(2) Elle se composait de cent membres, pour la plupart magistrats ou gros négociants, associés pour traiter, avec les sauvages, des pelleteries et fourrures.

(3) Si nous hésitons à accepter son dire, c'est que l'auteur, si scrupuleusement exact, de *l'Histoire de la colonie française au Canada*, relate qu'en 1640, la Compagnie accorda à François CHAVIGNY, sieur de Bercheron, de la paroisse de Créancé-en-Champagne, une demi-lieue de terre sur trois lieues de profondeur, en lui enjoignant d'y faire passer, au moins, quatre hommes de travail pour en commencer le défrichement, et de se pourvoir, pour trois ans, de ses provisions de bouche, qu'elle offrait de porter gracieusement jusqu'à Québec. (T. I, p. 346.)

Il y avait déjà six ans que le R. P. Jogues évangélisait les Hurons, partageant leur vie nomade, vivant de peu, couchant sur le sol nu, « toujours à l'enseigne de la lune », comme il l'écrivait, lorsque ses supérieurs le rappelèrent à Québec, pour s'enquérir sur les besoins de la mission du Sault-Sainte-Marie. Il en revenait par le Saint-Laurent, avec tout un convoi de provisions et de meubles, quand un parti d'Iroquois, en embuscade entre les Trois-Rivières et Villemarie, lui barrait le passage et le faisait prisonnier ainsi que le Français René Goupil et une trentaine de Hurons, qui conduisaient la flottille de canots (1642, 2 août).

Vite, les vainqueurs entraînaient, avec le butin, leurs prisonniers, par la rivière des Iroquois, dans une de leurs bourgades : *Andagaron*, sise près de la rivière de la Mohawk. Ce fut là que le P. Jogues subit les prémisses de son futur martyre de la part de ces féroces sauvages, qui déchirèrent à belles dents, et brûlèrent à petit feu l'extrémité de ses doigts, et finalement lui tranchèrent le pouce de la main gauche.

Il y avait plus d'un an, que, captif d'un chef Agnier, il était leur souffre-douleurs, lorsque le commandant hollandais du fort d'Orange (1), réussit, à force de présents, à l'arracher à sa dure servitude (1644). De ce poste, le P. Jogues gagnait New-Amsterdam (2), d'où il s'embarquait pour la France. Il n'y resta que plusieurs mois, tant il avait hâte de revoir ses chers sauvages, dut-il « boire largement la passion de Notre-Seigneur ». Au printemps de 1644, il partait de la Rochelle ; et, en juin, débarqué à Québec, il remontait le Saint-Laurent jusqu'à Villemarie, quotidiennement menacée par les sauvages.

Les Iroquois, en effet, toujours en lutte avec les Hurons, voyaient d'un fort mauvais œil, Québec et Villemarie, se former, parce que ses habitants, dès qu'ils seraient en nombre et en armes, pouvaient leur barrer le cours du fleuve sur lequel ils chassaient bêtes et gens. Aussi, pénétrant à la hauteur des Trois-Rivières, dans le Saint-Laurent, par la rivière qui portait leur nom, les Iroquois avaient commencé, contre les colons des villes naissantes, une guerre sans merci, y déployant la ruse du renard et la férocité du loup.

Quand le P. Jogues arriva à Villemarie, son gouverneur, de Maisonneuve, venait de réussir à amener les Iroquois-Agniers à lui demander la paix (15 juillet 1645). Comme les Agniers ne paraissaient pas sincères, le gouverneur de Québec, de Montmagny, manda près de lui le R. P. Jogues, et le leur délégua pour consolider la paix.

Le 16 mai 1646, le Père, accompagné d'un habitant de Québec, nommé Bourdon, partait des Trois-Rivières, et, remontant la rivière des Iroquois, traversait d'abord le lac Champlain, puis un autre lac, qu'il surnommait le lac du Saint-Sacrement (3), et, par la rivière de Mohawk, gagnait le territoire occupé par les Agniers.

Après leur avoir distribué les présents, que leur envoyait le

(1) A ce fort, succéda la ville d'*Albany*, qui est maintenant la capitale de l'Etat de New-York.

(2) C'est maintenant *New-York*.

(3) Ce lac s'appelle maintenant le lac *Saint-Georges*.

gouverneur de Québec, et après s'être assuré de leurs intentions pacifiques, il revenait à Québec, avec l'intention de revenir, le plus tôt qu'il pourrait, pour les évangéliser. Mais, à peine le Père les avait-il quittés, que ces sauvages recommençaient les hostilités (juillet 1646).

Néanmoins, le gouverneur par intérim de Villemarie, d'Ailleboust, crut, pour les faire cesser, devoir, à son tour, demander au P. Jogues de retourner au plus tôt chez les intraitables Agniers. Celui-ci, sachant bien qu'il allait au martyre, partait, le 24 septembre, des Trois-Rivières, accompagné d'un jeune Français séculier, nommé Lalande, et reprenait, par eau, le chemin qu'il avait déjà suivi pour gagner le territoire, où hivernaient les tribus iroquoises.

Le lendemain de son débarquement au village d'Ossernenon, le P. Jogues était traitreusement assassiné par un jeune sauvage, le 18 octobre 1646. Sa tête coupée était fichée sur l'un des pieux de la palissade, qui entourait le bourg (1), puis jetée, avec son corps, dans la rivière de Mohawk (2).

Ainsi mourut glorieusement, pour le Christ, le premier apôtre des Iroquois (3) : il n'avait pas quarante ans.

Ceux qui ont lu *Atala* — ils étaient multitude au commencement du XIX^e siècle, — ou qui le lisent encore, — ils se font rares, — ont-ils soupçonné que le P. Aubry était un « personnage réel », dont Chateaubriand, après avoir lu l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. CHARLEVOIX, « n'a changé que le nom et le style ? »

En 1802, l'auteur, suggestionné par l'abbé Guillon, collaborateur du *Journal des Débats*, avouait que « le P. Aubry a véritablement quelques traits du P. Jogues (4) ». Il aurait dû ajouter que le rôle qu'il fait jouer au premier est tout imaginaire.

Si Girodet avait été mieux renseigné, il n'aurait pas, dans ses *funérailles d'Atala*, donné au P. Aubry l'air d'un vieillard, ni le costume d'un capucin.

Les Iroquois n'étant nullement disposés à désarmer, M. de Maisonneuve, pour défendre Montréal, n'eut plus d'autres ressources que d'enrôler en France des soldats et de former, avec les colons, une milice urbaine.

Or, parmi les 154 recrues racolées en France, en 1653, se trouvent deux orléanais : Jacques FLEURY, d'Orléans qui, le 14 avril, s'engagea devant M^e de la Fousse, notaire à la Flèche ; et Nicolas MILLET, de la paroisse de Neuville-aux-Bois, surnommé le Beauceron. Il était fils de Jacques Millet, du diocèse d'Orléans, et de Jeanne Vincent, de l'archevêché d'Arles. Après avoir conclu son engagement devant M^e Belliotte, notaire à Saint-Nazaire, il quittait ce port, où les recrues devaient s'embarquer.

(1) V. *Annales religieuses*, 1910, p. 661.

(2) « His body was thrown into the Mohawk. » (*The Shrine of our Lady of Martyrs*, p. 255.)

(3) Son compagnon, Lalande, fut, le lendemain, mis à mort, en haine de la foi.

(4) Cet aveu faisait dire, récemment, à un critique des *Débats* que « les grands écrivains, comme les grands fleuves, aiment souvent à cacher leurs sources. (Cf. *Annales religieuses d'Orléans*, 1910, p. 585.) »

Nous ignorons ce qu'est devenu le premier : est-il parti ? Est-il arrivé à destination ? Des 154 engagés, 113 seulement s'embarquèrent à Saint-Nazaire ; 8 moururent en mer. Villemarie ne reçut que 105 soldats effectifs, dont 22 furent tués par les Iroquois.

Nicolas Millet devait survivre à tous les combats et même mériter, par sa bravoure et sa bonne conduite, de devenir colon de Villemarie, où, s'étant marié, il faisait souche.

Dix ans plus tard, parmi les colons, nous rencontrons un autre Orléanais, Jean LE COMTE, de Notre-Dame de Recouvrance, qui se distingua dans une rencontre avec l'ennemi, puisqu'il y mourut glorieusement.

Dans l'hiver de 1662, deux cents Iroquois cernaient le fort, qui n'avait guère que 26 défenseurs, commandés par le major Rambert Closse. Le 6 février, celui-ci, accompagné de 12 hommes, faisait une sortie pour secourir des colons menacés. Enveloppé par l'ennemi, il se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'une balle d'arquebuse l'étendit raide mort (1). Avec lui et près de lui, périrent trois valeureux colons ; notre Jean Le Comte qui n'avait que 31 ans ; Louis Griffoux, de la Rochelle ; et Simon Leroy (2).

Ainsi deux enfants d'Orléans versèrent leur sang sur le sol de la Nouvelle France : l'un, le P. Jogues, pour conquérir à Jésus-Christ ses infidèles et sauvages habitants ; l'autre, Jean Le Comte, pour défendre la colonie naissante de Montréal.

Les 105 recrues de 1653 étant réduites à 33, M. de Maisonneuve crut prudent, devant l'acharnement des Iroquois contre les colons de Villemarie, de former, avec ceux-ci, une nouvelle milice dite de la Sainte Famille. Elle fut composée de 140 colons, commandés par le nouveau major de la place, M. de Puis.

Nicolas Millet, de Neuville, s'y fit inscrire : il faisait partie de la 17^e escouade, qui avait pour chef le caporal Nicolas Hubert, dit Lacroix (3). Il mourut à Montréal, laissant une famille dont la descendance existe encore à Montréal.

En effet, en juin 1910, Mgr Touchet recevait d'un franco-canadien, nommé Gustave Millet, une lettre, par laquelle il le priait, en lui expédiant deux dollars, de lui faire savoir s'il existait encore, à Neuville, quelque trace de ses ancêtres (4). Sa Grandeur écrivait plus tard que des recherches avaient été faites et qu'elles avaient abouti (5).

Devant les incessantes incursions des Iroquois, on comprit qu'il fallait, pour les arrêter, passer de la défensive à l'offensive.

Pour ce, on avait obtenu de Louis XIV l'envoi, en la Nouvelle France, du Régiment Carignan-Salières. Dès que les 1.500 hommes qui le composaient furent arrivés (octobre 1668), leur

(1) *Hist. de la Colonie Française*, t. II, p. 517.

(2) *Op. cit.*, t. II, p. 550. Au commencement du XIX^e siècle vivait encore sur la paroisse de N.-D. de Recouvrance, une famille Le Comte.

(3) *Hist. de la Colonie Française du Canada*. T. III, p. 18.

(4) *Journal d'un Congressiste* par Mgr Touchet, tirage à part, p. 9.

(5) Il y a encore à Neuville et à Orléans, des membres de cette famille Millet. La Visitation d'Orléans comptait, il y a quelques années, deux religieuses de ce nom.

commandant, M. de Tracy, sans leur donner le temps de s'acclimater, les dirigea par eau et en plein hiver, non sans peine ni sans perte, vers le pays des Agniers. Ceux-ci ayant pris la fuite, on ne put détruire que quatre de leurs bourgades, notamment Ossernenon, Andagaron, en brûlant les cabanes et les approvisionnements de toutes sortes, qui s'y trouvaient accumulés. Puis, l'expédition revint à Villemarie, qui, pour quelque temps, se trouva dégagée.

Ce châtimement avait calmé l'humeur belliqueuse des Iroquois. Aussi, sollicitaient-ils la paix que les gouverneurs de Québec et de Montréal s'empressaient de leur accorder.

Pour consolider cette paix, plusieurs Pères Jésuites furent envoyés chez les cinq nations qui se partageaient la région des Iroquois.

Or, chez les Agniers, qui avaient mis à mort le P. Jogues, nous retrouvons, en 1677, un de ses compatriotes, le P. François VAILLANT DE GUÉLIS, le petit neveu d'un évêque d'Orléans, Germain Vaillant de Guélis, mort, en 1586, à Meung-sur-Loire.

Le sang versé par le premier, en cette terre d'infidèles, avait été une semence de chrétiens. Le P. Jacques de Lamberville, qui avait commencé la mission, ne pouvait s'empêcher de le proclamer. Il écrivait, en effet, que, parmi les sauvages, « un grand nombre de conversions s'opéraient, chaque année, sur le sol arrosé du sang du P. Jogues » (1).

Parmi ces conversions, il convient de distinguer celle d'une jeune Iroquoise de dix-neuf ans, Kateri Tegakwitha : le P. de Lamberville l'avait baptisée, vers 1674, et, peut-être, le P. de Guélis eut-il la consolation de l'assister à ses derniers moments, car elle mourut en 1678, n'ayant que 22 ans, laissant une réputation de sainteté parmi les néophytes, que le temps, chez leurs descendants, n'a pas amoindrie (2).

En effet, ce Père, qui avait été chargé de la mission des Mohawks, résidait, depuis 1677, à *Auriesville*, village bâti sur les ruines d'Ossernenon. Mais il devait être le dernier résident de cette station apostolique.

Jacques II, roi d'Angleterre, ayant été détrôné par son gendre, le prince d'Orange, Louis XIV, pour soutenir le premier, déclarait au second la guerre qui eut son contre-coup dans les colonies des nations belligérantes. En effet, dès que cette nouvelle parvint au Canada, toutes les missions françaises situées sur la rive droite du Saint-Laurent, au nord de Québec et de Montréal, durent être abandonnées. Le Père de Guélis se réfugia à Albany, où il fut traité comme délégué français, mais on lui interdit de visiter ses ouailles. Celles-ci fidèles à la France et à la foi catholique, émigrèrent dans le Canada, où elles retrouvaient la plupart de

(1) Notice par un prêtre canadien.

(2) Les descendants des Agniers, qui résident dans une réserve peu éloignée de son tombeau, objet d'un pèlerinage, ne l'appellent que le « Lis des Mohawks » ou bien la « bonne Catherine ». En ce moment, on s'occupe d'introduire sa cause à la Cour de Rome avec celle du P. Jogues, « parce qu'elle fut la plus belle fleur des souffrances et de la mort de l'apôtre des Iroquois ».

leurs pasteurs. Bientôt le Canada lui-même était attaqué par les partisans de Guillaume d'Orange.

Ainsi, après l'Iroquois, l'Anglais. Cet ennemi héréditaire était le plus redoutable, parce que mieux armé, tandis que le Franco-Canadien ne fut pas secouru, ni en nombre, ni à temps.

A l'instigation de la métropole, aux prises avec la vieille France, la colonie anglaise de Boston comprit « qu'elle ne pouvait laisser la Nouvelle-France se développer, dans la position menaçante qu'elle occupait à Québec, à Trois-Rivières et à Montréal, sur les derrières du territoire britannique » (1). En 1690, une flotte partie de Boston s'engageait dans le Saint-Laurent et apparaissait devant Québec. Le général anglais Phibs en fut repoussé par le gouverneur, M. de Frontenac. Peu de temps après, la flotte bostonnienne remontait à nouveau le Saint-Laurent pour attaquer Montréal. L'ennemi occupa la ville, mais ne put s'emparer de la citadelle.

Le Léopard anglais se contenta de ce demi-succès, remettant à des circonstances plus favorables le moment où il pourrait allonger ses griffes sur la Nouvelle-France.

En attendant, le P. de Guélis avait été rappelé en France, à Moulins, où il devait mourir en 1713.

Deux ans auparavant, pour la troisième fois, une flottille s'était éloignée de Boston, pour s'emparer de Québec, dont l'Anglais voulait faire un autre Gibraltar, mais une tempête la dispersa avant qu'elle appareillât devant la place. Enfin, dans une quatrième tentative, les Anglais, malgré Montcalm, s'emparaient de Québec (1759) ; Montréal subissait le même sort (1760).

Et Louis XV, en signant le traité de Paris, livrait lui-même le Canada à l'Angleterre (1763). « Le roi pouvait dormir », comme s'exprimait cyniquement la Pompadour, aux applaudissements de Voltaire, qui écrivait que ce n'était vraiment pas la peine de « se battre pour quelques arpents de neige ».

Il n'y avait donc plus de Nouvelle-France ; et, trois lustres plus tard, la vieille France sombrait, elle-même, corps et biens, trône et autel, dans la tourmente révolutionnaire.

Mais, auparavant, plusieurs de ses fils, émules des Montcalm et des Lévis, les Rochambeau (2), et les Lafayette, avaient aidé Wasinghton à affranchir les treize États du joug despotique de la rapace Angleterre.

(1) ELISÉE RECLUS, t. XV, p. 550.

(2) Le comte de Rochambeau, de retour en France, ne fut pas, comme La Fayette, l'adepte de la Révolution, il en fut la victime. Mais Napoléon lui restitua le titre de Maréchal de France. En 1807, Rochambeau mourut, dans son château de Thoré, près de Vendôme : il avait 82 ans. Comme Vendôme relevait alors du diocèse d'Orléans, il nous convient de signaler sa mort chrétienne, d'après une lettre du curé de Vendôme, l'abbé Hersant, qui l'absolait dans ses derniers moments : « M. le Maréchal de Rochambeau, écrivait-il le 12 juin 1807, à Mgr Rousseau, évêque nommé d'Orléans, m'honorait de toute sa confiance la plus intime ; et il me l'avait prouvé par une confession générale de plus de 60 ans. Il est résulté de la mort très subite de cet illustre guerrier, que j'avais encore embrassé peu de jours avant, à son château, à deux lieues de Vendôme, que la fatigue du convoi de la messe et de la sépulture m'ont mis dans le cas de craindre pour ma propre vie. Hélas ! je me faisais une fête de conduire Votre Grandeur dans cette charmante habitation, et je m'en étais réjoui d'avance avec le très illustre défunt, dont je travaille, à ce moment, un petit, mais frappant discours funèbre. » (*Fonds Rousseau.*)

§ II

PRÊTRES ÉMIGRÉS

La vieille France n'avait pu, dans un moment de détresse nationale, conserver la « Nouvelle France », convoitée depuis longtemps par l'Angleterre. Mais jamais elle ne se résigna à l'oublier, faite qu'elle était de ses enfants.

Aussi, quand la mère Patrie, terrorisée par les disciples de l'impie Voltaire et de l'utopiste J.-J. Rousseau, devint inhospitalière pour ses propres enfants, qui voulaient rester ceux de la Fille aînée de l'Eglise, le Canada leur offrit un généreux refuge. Sur les rives du Saint-Laurent, nos prêtres, nos religieux, bannis, devaient retrouver, avec leur race et leur langue, la liberté religieuse. Tout cela valait mieux, pour eux, que l'Angleterre ou l'Allemagne protestantes, dont la sympathie était toute politique, partant intéressée.

Comme le Canada manquait de prêtres, ils devaient être les bien-venus ; et, en s'y rendant, ils devaient y reprendre, près des prêtres canadiens, la place occupée si apostoliquement, avant l'occupation britannique, par les Jésuites et par les Récollets, et cela du Sault-de-Sainte-Marie, à Québec, et même de Québec à l'Acadie.

Près de quarante prêtres français, que n'effrayèrent ni la longue traversée, ni le rude climat du Canada, dont trente-quatre sous l'épiscopat de Mgr Hubert, qui paya les frais de leur traversée et leur assura, dans son diocèse, le vivre et le couvert, émigraient successivement au Canada. Ce recrutement providentiel lui permit de procurer des professeurs au séminaire sulpicien de Montréal ; des chapelains à ses communautés religieuses ; des missionnaires « aux pauvres Acadiens », qui ne cessaient de lui en demander, et de pourvoir de curés les paroisses qui en manquaient. Aussi, Mgr Henri Têtu, dans son ouvrage sur les *Evêques de Québec*, déclare que les prêtres français « rendirent alors au diocèse de Québec les services inappréciables de leur zèle et de leur science ecclésiastique » (2).

Or, parmi ces prêtres, le diocèse d'Orléans en compta six, qui, de 1793 à 1850, évangélisèrent les fidèles de l'immense province de Québec, sous la houlette pastorale de Mgr Hubert et de ses successeurs, l'un comme grand vicaire de NN. SS. Hubert et Denaut ; un autre, après avoir été missionnaire en Acadie, comme chapelain de l'Hôtel-Dieu et les quatre autres comme curés.

Tout d'abord, voici leurs noms :

MM. VILLADE ;
DESJARDINS (Philippe) ;
DESJARDINS (Joseph) ;

MM. PICHARD ;
RAIMBAULT ;
FOURNIER.

(1) P. 403.

(2) *Journal*, p. 387.

Ils furent si appréciés par les évêques de Québec, que l'un de ceux-ci, venu en Europe pour les affaires de son diocèse, et ayant eu à traverser la France, Mgr Plessis, ne manqua pas d'aller voir, à Paris, l'abbé Ph. Desjardins, un ami qu'il avait connu vicaire général de ses prédécesseurs, et de s'enquérir, à Orléans, des familles de MM. Pichard, Raimbault, Fournier et Villade, prêtres orléanais émigrés dans le diocèse de Québec. Comme il savait que plusieurs d'entre eux, après avoir reçu des nouvelles de France et des lettres d'Orléans, avaient la nostalgie du pays natal, il déclara à des membres de la famille Villade « qu'il ne fallait plus compter sur le retour de ces ecclésiastiques, si occupés au Canada » (1). Bien plus, il engagea le frère aîné des Desjardins, pieux laïc, de recruter, pour son diocèse, d'autres prêtres orléanais (1).

A ces missionnaires ès Canada, il convient de joindre d'autres prêtres orléanais, qui, comme membres de la compagnie de Saint-Sulpice, ou comme élèves des Sulpiciens, émigrèrent aux Etats-Unis pour évangéliser les populations anglo-saxonne, et les peuplades Indiennes.

MM. CHICOISNEAU ;
MARÉCHAL ;

MM. BADIN (Théodore) ;
BADIN (Vincent).

C'est à chacun d'eux que nous consacrerons une notice, plus ou moins longue, proportionnée qu'elle sera aux documents que nous avons recueillis, ou qui nous sont parvenus de l'archevêché de Québec (2).

1^o M. ANTOINE VILLADE

Qu'il fut Orléanais, nous n'avons d'autre garantie pour l'affirmer que le témoignage de Mgr Plessis, évêque de Québec, qui, dans son séjour à Orléans (1820), s'entretint avec plusieurs membres de la famille Villade (3).

Il ne semble pas qu'il ait fait, à Orléans, ses études théologiques, car nous n'avons pas rencontré son nom parmi les clercs, que, de 1788 à 1792, Mgr de Jarente d'Orgeval ordonna (4).

Une note, venue de l'archevêché de Québec, nous apprend seulement que l'abbé Villade fut ordonné prêtre le 7 avril 1792. Comme cette ordination ne fut pas certainement faite par ce prélat, qui, à cette date, n'était plus que l'évêque schismatique du Loirét, nous présumons que l'abbé Villade reçut l'onction sacerdotale, soit à Paris (5), soit à Londres, la veille, pour ainsi dire, de son départ pour le Canada.

(1) M. Jacques Desjardins écrivait, en 1820, à Mgr Plessis, revenu à Québec, que « ses efforts pour lui trouver des prêtres avaient été infructueux » p. 464.

(2) Nous devons ces derniers à l'obligeance d'un grand dignitaire de l'archevêché, un franc Canadien, Breton de descendance, qui est l'historien distingué de la province ecclésiastique de Québec, Mgr Henri TÊTU, procureur de l'archevêché.

(3) *Journal d'un voyage en Europe*, p. 444.

(4) Biblioth. d'Orléans. — Catalogue des manuscrits, 696 : *Registre des ordinations faites à Orléans*, du 5 octobre 1789 au 30 mars 1793.

(5) A l'auberge de la Vache-Noire, où Mgr l'Evêque de Saint Papoul ordonnait secrètement.

En effet, ce fut le 28 juin 1792, qu'il débarquait, en émigré isolé, devançant, d'un an, ses compatriotes, que le Comité de Londres se proposait de diriger sur le Canada.

L'abbé Antoine Villade fut donc le premier prêtre orléanais que la vague révolutionnaire jeta sur les rives du Saint-Laurent.

Aussitôt l'exilé volontaire se mettait à la disposition de l'évêque de Québec, Mgr Hubert, qui, par son grand vicaire à Londres, travaillait à recruter pour son immense diocèse des prêtres parmi les nombreux prêtres réfugiés en Angleterre (1).

Tout d'abord, il se retira à l'hôpital général, où il dut attendre, plus d'un an, la vacance d'un poste.

En 1793, il y remplaça temporairement l'un des chapelains, compagnon de M. l'abbé Philippe Desjardins, M. Gazel, de la maison de Navarre. Celui-ci ayant repris ses fonctions, Mgr Hubert nomma l'abbé Villade curé de Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce. Ce surnom, qui servait de titre à sa paroisse, sonnait agréablement à des oreilles orléanaises; tout en lui rappelant la Beauce orléanaise, il lui faisait oublier la longue distance qui séparait le Canada de la France, qu'il ne devait plus revoir.

Cette bourgade naissante (2) occupait un site fort agréable : baignée par les eaux de la Chaudière, rivièrè sortie d'une cascade et se jetant dans le grand Saint-Laurent (rive droite), elle se trouvait peu éloignée de Québec.

De fait, peut-être par une délicate attention des évêques de Québec, nos prêtres, émigrés au Canada, furent échelonnés sur le cours ou dans le val du Saint-Laurent, de Montréal à Québec. Ainsi nous les verrons à Longue-Pointe et à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, à Berthier-en-Bas, à la Baie du Febyre, à Nicolet, à Sainte-Marie de la Beauce, à l'Ange-Gardien de Montmorency, en aval de Québec (rive gauche). Ils purent se voir, s'entrevisiter et atténuer par ce voisinage ce qu'il y avait d'amer dans l'isolement de leur exil.

Pendant quarante-cinq ans, l'abbé Villade desservit ce coin de terre canadien, avec un zèle tout apostolique, tant que l'âge et les infirmités le lui permirent. En 1837, force lui fut de donner sa démission de curé; mais il tint à demeurer au milieu de ses paroissiens : il mourut le 2 juillet 1839; il était plus que septuagénaire. Selon la coutume importée de la vieille France en la Nouvelle France, notre compatriote, fut enseveli dans l'église, où il repose encore.

(1) Parmi les prêtres émigrés en Angleterre, il y eut un certain nombre d'Orléanais. Nous pouvons citer : Réculé, professeur au Collège d'Orléans; Lasne, curé de La Ferté; Girard, curé de Lorris; Chaboux, vicaire de Saint-Pierre-Ensentelée, à Orléans; Desain, vicaire de Vitry-aux-Loges; Fêteau, vicaire de Saint-Vincent.

(2) Le nouveau Larousse lui assigne maintenant 3,000 habitants.

2^e M. PHILIPPE DESJARDINS (1)

M. l'abbé Ph. Desjardins (2) débarquait à New-York, le 8 février 1793, et, par terre, gagnait Québec, pour préparer l'exode, en Canada, des prêtres français réfugiés en Angleterre.

Ancien doyen de la collégiale Saint-Liphard de Meung-sur-Loire et ancien vicaire général de Mgr de Jarente d'Orgeval, évêque d'Orléans, devant la suppression de son Chapitre et l'adhésion de son évêque au schisme constitutionnel, il s'était d'abord retiré à Messas, sa paroisse natale; puis, ne s'y trouvant pas en sûreté, il se décidait à émigrer en Angleterre. Passant par Bayeux, il déterminait son jeune frère, qui était chanoine, à le suivre; et tous deux, sans encombre, atteignaient Londres le 21 septembre 1792.

C'était au moment où le gouvernement britannique, sollicité par Mgr Hubert, évêque de Québec, était tout disposé à favoriser l'émigration en Canada des prêtres français: il avait déjà confié à Mgr de la Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon, le soin d'organiser le recrutement et le transport des prêtres exilés, que n'effraieraient ni la distance, ni la rigueur du climat (3).

Nous présumons que ce fut, sur la recommandation d'un ancien professeur de théologie au Séminaire d'Orléans, M. Bourret (4), que Mgr de Saint-Pol choisit l'abbé Desjardins pour le mettre à la tête des délégués envoyés au Canada, afin d'assurer une situation honorable aux prêtres français; et il s'empessa d'en aviser l'évêque de Québec par une lettre en date du 8 décembre 1792 (5).

Versé dans les sciences ecclésiastiques, gallican d'école, mais non de sentiment (6); ayant l'expérience des affaires administratives; parlant bien, écrivant de même; enjoué, spirituel, saupoudrant ses conversations, comme ses lettres intimes, de sel guépin; dans la force de l'âge — il n'avait pas quarante ans — l'abbé Ph. Desjardins avait tout ce qu'il faut, pour réussir dans la mission toute nationale qui lui avait été confiée.

(1) Ouvrages consultés : PICOT, *Notice sur l'abbé Desjardins*; — Mgr PLESSIS, évêque de Québec, *Journal d'un voyage en Europe* (1819-1820); — Mgr Henry TÉRU, *les Evêques de Québec* (1889).

(2) Né à Messas, le 6 juin 1753, après avoir fait ses humanités au Petit Séminaire de Meung, et sa théologie, d'abord au Grand Séminaire d'Orléans, puis au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, il fut, à Lyon, où il professait la philosophie, ordonné prêtre le 20 décembre 1777. Reçu docteur en Sorbonne (1783), il devint chanoine de Bayeux et grand vicaire de Mgr de Cheylus. Ayant résigné son canonicate, en faveur de son frère, il était revenu dans son diocèse d'origine.

(3) *Les Evêques de Québec*, p. 402.

(4) Ce fut M. Bourret, qui, à Londres, dans le quartier de Manchester, *King's street*, installa, pour les évêques et prêtres français, un oratoire, qui, plus tard, devint la chapelle de l'ambassade française. *Journal d'un Voyage* . . , p. 46-47.) En 1806, l'évêque de Québec le nommait son vicaire général à Londres.

(5) *Voyage en Europe*, p. 442.

(6) Il écrivait, en 1820, à Mgr Plessis, évêque de Québec, alors en France :

« Apportez-moi des reliques, des indulgences, des souvenirs de Rome, et surtout la bénédiction du T. S. Père, que je vénère comme Jésus-Christ, dont il est le vicaire et l'image; car, tout gallicans que nous sommes, nous sommes inviolablement attachés au Pape. Périront des libertés, qui nous en sépareraient ! » (*Journal d'un voyage*, p. 46.)

Le 23 décembre 1792, l'abbé Ph. Desjardins s'embarquait à Falmouth; il était accompagné de deux ecclésiastiques, qu'il avait choisis : M. Gazel, docteur en Sorbonne, et M. J.-André Raimbeaux, prêtre du diocèse de Bayeux (1), et d'un laïc, M. de la Corne, né au Canada. Après une traversée de quarante-six jours, il arrivait à New-York le 8 février 1793 : c'était en plein hiver, alors que le Saint-Laurent, à cause des glaces, n'est plus navigable. Il dut donc, par voie de terre, se rendre au Canada; et, le 2 mars, il atteignait enfin Québec.

Recommandé au gouverneur par le gouvernement britannique et à l'évêque par l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, il reçut un accueil bienveillant de l'un et de l'autre, qui lui promirent de le seconder dans sa mission.

M. Desjardins s'occupa aussitôt de prendre tous les renseignements dont il avait besoin, tout en se livrant, un peu, comme chapelain de l'Hôtel-Dieu, aux soins du ministère, et il s'empressait de transmettre à Mgr de la Marche ses impressions et de le presser d'envoyer d'autres prêtres français. Puis, au mois d'août 1793, il fit un voyage, en canot, dans le haut Canada, pour y chercher des emplacements convenables pour les prêtres et les émigrés français. Ce voyage dura deux mois; il en fit une relation, qui fut le début d'un *journal* sur son séjour au Canada, qu'il détruisit, en majeure partie, sur la fin de sa vie : il visita alors le Sault du Niagara, les environs des grands lacs et quelques réserves, où résidaient les descendants des Hurons et des Iroquois, que le R. P. Jogues avait évangélisés. Enfin, il se hâta de descendre le Saint-Laurent. Il s'arrêta à Montréal, pour visiter les Sulpiciens, qui auraient désiré le garder; mais, à leurs instances, il répondit qu'il croyait devoir se rendre à Québec pour y recevoir les prêtres français qu'on y attendait.

Les premiers temps du séjour avaient été agréables. Mgr Hubert témoignait à M. Desjardins beaucoup de confiance et devait lui donner, à deux reprises, des pouvoirs momentanés de vicaire général. Le gouverneur anglais lui montrait de la considération. Un des fils du roi d'Angleterre, Georges IV, était alors au Canada, quasi exilé comme prodigue; c'était le prince Edouard, depuis duc de Kent, père de la reine Victoria. Il distingua M. Desjardins et lui témoigna autant de bienveillance que d'estime. Quand le jeune prince quitta le Canada pour se rendre à Halifax, en janvier 1794, il lui dit les choses les plus flatteuses et l'engagea à venir le voir, à son retour, en Angleterre (2).

En mai 1794, M. Desjardins paya au climat le tribut des étrangers par une grave maladie, pendant laquelle il reçut les derniers sacrements. Il n'était encore qu'en convalescence, lorsque son frère Joseph le rejoignit, le 26 juin, avec plusieurs prêtres français; mais complètement rétabli, en 1795, il fit, à Québec, des conférences quadragésimales très recherchées, donna des retraites aux

(1) Il ne faut pas le confondre avec un autre ecclésiastique, originaire d'Orléans, Jean Raimbault, qui émigra également au Canada, et dont nous donnons une notice.

(2) *Notice*, par PICOT. Les deux exilés ne devaient jamais se revoir; mais ils échangèrent une correspondance, qui porta un tel ombrage à la police napoléonienne que Napoléon fit arrêter, incarcérer et bannir l'abbé Desjardins.

congréganistes, dont il était le chapelain; et, entre temps, comme vicaire général, il accompagna l'évêque de Québec dans ses tournées pastorales : ce qui lui permit de connaître toutes les parties de la colonie. Il suivit notamment Mgr Hubert dans la visite que cet évêque missionnaire fit, dans l'été de 1795, aux Acadiens, groupés autour de la Baie des Chaleurs, à l'entrée du fleuve Saint-Laurent.

Dans cette tournée apostolique, l'abbé Desjardins se rencontra avec son frère Joseph et l'abbé Castanet (1), qui, depuis quelque temps, se dévouaient à l'évangélisation de cette pauvre et religieuse population. Ces deux missionnaires accompagnèrent l'évêque et son vicaire général dans tous ces parages.

L'abbé Desjardins, après s'être séparé de son frère, qui restait, dans la région de la Baie des Chaleurs, à son poste de missionnaire, revenait à Québec avec Mgr Hubert. Le retour, qui comprenait cent cinquante lieues, et se fit par terre, le plus souvent à pied, fut pour lui doublement pénible, car il ramenait son évêque rassuré par lui-même sur le sort des Acadiens, à qui il avait promis un prochain retour, mais épuisé de fatigues, qui devaient bientôt le condamner à un repos absolu.

Mais l'intrépide évêque, Mgr Hubert, avait compté, sans l'épuisement continu de ses forces : en 1797, il donnait sa démission, et se retirait à Château-Richer, dont il voulut, au moins, être le curé avec un jeune prêtre orléanais, Jean Rimbault, pour vicaire.

Son coadjuteur, Mgr Denaut, devenu évêque de Québec, *ipso facto*, s'assura de suite d'un coadjuteur. S'il ne prit pas l'abbé Desjardins, présenté et très fortement recommandé par le prince Edouard, qui résidait à Halifax, il lui conserva les pouvoirs de grand-vicaire. Le curé de Québec, M. Plessis, lui fut préféré; il en bénit Dieu, car, sensible à l'éloignement de sa famille, il n'attendait qu'une occasion favorable pour s'en rapprocher (2). Il se retira alors dans la maison des Jésuites, où il n'en restait plus que le R. Père Casot, qui infirme, lui donna une procuration pour administrer les biens des RR. Pères (3).

Mais quand Mgr Hubert, dont l'état de santé avait empiré, se fit transporter à l'hôtel de Dieu de Québec, l'abbé Desjardins s'empressa de le rejoindre pour le soigner et l'assister dans ses derniers moments. Celui-ci, en effet, mourait, « entre ses bras », le 17 octobre 1797.

Aussitôt, Mgr Denaut choisissait M. l'abbé Desjardins, pour prononcer, aux obsèques solennelles du prélat défunt, son oraison funèbre. Ce choix était heureux, car l'orateur était sympathique aux deux partis que l'annexion du Canada à l'Angleterre avait fatalement créés : Français de France, il plaisait aux vaincus, les Franco-Canadiens; victime de la Révolution en France, il ne pouvait déplaire aux vainqueurs.

M. Desjardins ne crut pas devoir se dérober à cet honneur : en

(1) L'abbé Ph. Desjardins portait beaucoup d'intérêt au compagnon de son frère. Aussi, avant de quitter le Canada, « déplora-t-il vivement la perte de ce jeune et pieux ecclésiastique. » (*Notice*, p. 8.)

(2) PICOT. *Notice*, p. 7.

(3) Il ne s'en servit qu'en 1799 pour conclure avec le Gouvernement, qui les convoitait, un arrangement à l'amiable, *Notice*, p. 8.

l'acceptant, il trouvait l'occasion de manifester la reconnaissance que lui et ses confrères français devaient à celui qui leur avait redonné une patrie et un foyer.

Il le fit discrètement, en un fort beau langage. Tout d'abord, l'orateur esquissa le portrait de Mgr Hubert, avec une ressemblance si parfaite, que l'annaliste des Ursulines de Québec écrivait, après l'avoir entendu : « Le plus habile peintre n'eût pas mieux réussi à tirer le linéament du visage du prélat défunt, que l'éloquent prédicateur à faire le portrait de son caractère et de ses vertus. » Puis, il mit en relief la physionomie morale de l'évêque missionnaire, « qui fut humble, si l'on peut dire, jusqu'à l'excès... S'il lui manque les traits hardis, qui désignent le grand homme, il eut toutes les vertus qui font les grands saints (1) ».

Mgr Denaut s'était empressé de renouveler à M. Desjardins ses provisions de grand-vicaire, alors qu'il avait choisi M. Plessis, un Franco-Canadien, comme coadjuteur. En cette fonction, l'évêque résidant à Longueuil, M. Desjardins se rencontrait, à Québec, avec le coadjuteur, qui avait surtout à s'occuper des affaires avec le gouvernement civil (2) : il eut, ce semble, à subir personnellement le contre-coup des difficultés administratives, que les hauts fonctionnaires du *Dominion* soulevaient pour entraver les affaires diocésaines. Comme cette charge le maintenait, à Québec, M. Desjardins, fut désigné pour suppléer, pendant sa maladie, M. Gragé, le directeur des Ursulines. A la mort de celui-ci, survenue le 4 février 1802, il fut nommé confesseur en titre (directeur) (3) ; et il le fut jusqu'à son départ de Québec.

Selon M. Picot, le retour de l'ordre en France, avec le Concordat, et le désir de revoir les siens et ses amis, décidèrent M. Desjardins à rentrer dans sa patrie. Mais, dans son *Journal d'un voyage en Europe*, Mgr Plessis nous révèle qu'une santé compromise par un climat rigoureux, et la question politique déterminèrent M. Desjardins à retourner au pays natal :

« M. Desjardins, écrit ce prélat, fut successivement grand-vicaire des deux évêques de Québec, dont il mérita la confiance, et encore plus celle de leur successeur, qui n'était que coadjuteur de Québec, lorsque la maladie força le respectable ecclésiastique de repasser en Europe, où il emporta, avec lui, les regrets de tous les amis de la religion, qui avaient eu l'avantage de le connaître et d'être édifié de ses instructions publiques et de sa conversation privée. Il avait été éprouvé, au Canada, par la calomnie et par les mauvais procédés d'un lieutenant-gouverneur (4), qui le traita assez mal (5). »

Dès lors, pour refaire une santé, deux fois compromise, en 1794

(1) *Evêques de Québec*, p. 407.

(2) *Evêques de Québec*, p. 436, et *Journal...*, p. 74.

(3) Dans les *Annales historiques des Ursulines de Québec*, il est écrit : « M. Desjardins avait suppléé à M. Gragé pendant sa maladie, et nous le désirions bien ardemment. »

(4) C'était sir Robert Milnes, qui, par zèle anglican, eut recours à des tracasseries menaçant la liberté du culte et de l'enseignement catholiques, pour saper l'autorité de l'évêque. (*Evêques de Québec*, p. 440.)

(5) *Journal...*, p. 74.

et après 1800, M. Desjardins, n'ayant point, à Québec, de fonctions inamovibles, comme une cure, qu'il n'avait jamais voulu accepter, était donc libre; aussi Mgr Denaut qui, mieux que personne, savait l'état maladif de son grand-vicaire, et comprenait l'opportunité politique de son éloignement du Canada, le laissa-t-il partir, bien à regret, sans doute.

Vers la fin de novembre 1802, M. Philippe Desjardins, sans avoir pu dire adieu à son frère, qui était toujours fort loin de Québec, dans sa mission d'Acadie, s'embarquait pour la France : il laissait à celui-ci le soin de continuer, sur les rives du Saint-Laurent, un nom vénéré, inscrit dans les *Annales* de l'Eglise de Québec, pendant que lui, sur les rives de la Loire et de la Seine, servirait l'Eglise de France.

En rentrant en France pour n'en plus sortir, M. Philippe Desjardins se trouve en marge du cadre canadien, qui est le sujet de cette étude. Aussi, nous ne le suivrons pas dans la nouvelle phase, si méritoire, de sa carrière sacerdotale (1).

Nous nous contenterons de noter qu'après avoir été curé de Meung-sur-Loire (1803-1806), il devint, à Paris, conseiller à la Légation romaine; curé des Missions étrangères, grand-vicaire des archevêques de Paris, de Talleyrand et de Quélen, et qu'il mourut, en 1833, avec la réputation d'avoir été le « premier prêtre de France » (2).

3° M. JOSEPH DESJARDINS

Ce fut le 26 juin 1794 que l'abbé Joseph Desjardins — surnommé *Des Plantes*, pour le distinguer de l'abbé Philippe — rejoignit, à Québec, son frère encore convalescent d'une très grave maladie.

Il était bien plus jeune que celui-ci; il avait fait ses humanités au Petit Séminaire épiscopal de Meung; sa philosophie au Séminaire d'Orléans; il en suivait le cours de théologie, quand le chanoine Philippe lui céda son canonicat de Bayeux (3). Le jeune abbé ne tardait pas à prendre possession de sa stalle, qu'il n'occupa qu'après avoir achevé sa théologie au Séminaire de Bayeux. Ce fut là, en effet, qu'il fut ordonné successivement diacre, puis prêtre (1789).

Le Chapitre de Bayeux ayant été supprimé révolutionnairement, il resta à Bayeux, attendant les événements, qui devaient le décider à prendre un parti. On sait que son frère Philippe, émigrant en Angleterre, passa par Bayeux pour l'emmener avec lui à Londres (Juin 1792) et que Joseph dut y attendre, près d'un an et demi, avant de le rejoindre au Canada.

Débarqué à Québec, avec plusieurs prêtres français, vers le milieu de l'année 1794, il se mit à la disposition de Mgr Hubert, dont

(1) Cfr. la *notice*, que son ami intime a consacrée à sa mémoire.

(2) V. le *Mandement* de Mgr de Quélen, annonçant sa mort, et l'*Oraison funèbre* que M. l'abbé Ollivier prononça à ses obsèques.

(3) Ce fut à sa nomination de doyen de la collégiale de Meung et de vicaire général de Mgr de Jarente qu'il résigna son canonicat de Bayeux en faveur de son frère.

l'abbé Philippe était le grand-vicaire. Par bienveillance, l'évêque ne voulut pas de suite séparer le nouvel arrivant d'un frère, à peine remis d'une grave maladie ; l'abbé Joseph, sans avoir de situation fixe, s'occupa néanmoins, de ministère, jusqu'au jour où l'évêque résolut de l'adjoindre à un groupe de missionnaires français, que, dès 1794, il avait pu envoyer aux Acadiens, disséminés dans la région maritime du diocèse de Québec. Ces Acadiens, pêcheurs ou cultivateurs, étaient des Français, d'origine bretonne et percheronne.

Depuis le traité d'Utrecht, l'Acadie avait été cédée à l'Angleterre, qui, dans un accès de sauvagerie barbare, en avait spolié et déporté les habitants, trop nombreux et trop français. Après la guerre de l'Indépendance, le pouvoir, moins ombrageux, avait fermé les yeux sur le retour partiel des Acadiens. Mais ils ne pouvaient se grouper, et partant constituer de paroisses. Voilà pourquoi ils réclamaient sans cesse à l'évêque de Québec des missionnaires qui leur parlâssent français et les aidassent à pratiquer la religion catholique. Aussi, peut-on comprendre l'accueil chaleureux que les proscrits, tolérés plutôt que reconnus, sur le sol qu'ils avaient jadis défriché et fécondé et dont ils avaient été expulsés, firent à nos missionnaires français.

En acceptant d'être l'un d'eux, l'abbé Joseph Desjardins révélait soudain une âme d'apôtre, qui, sans s'ignorer absolument, avait sommeillé sous la mozette canoniale : il préférerait à la résidence calme et continue d'un presbytère la vie errante, pénible, sans foyer fixe, de missionnaire, *in partibus fidelium*. C'était, de sa part, répondre aux vœux de l'évêque missionnaire qu'était Mgr Hubert.

Aussi, fut-ce, pour ainsi dire, l'évêque lui-même, qui voulut l'introniser dans le vaste champ, où il devait évangéliser les pauvres, mais très catholiques Acadiens, disséminés autour de la baie des Chaleurs, d'où ils ne devaient pas tarder à rayonner dans l'île du Prince Edouard ; dans la Nouvelle Ecosse, et autour des baies de Fundy et de Miramichi (1). En effet, vers la seconde moitié de 1795, Mgr Hubert, assisté de M. l'abbé Ph. Desjardins, son grand vicaire, se rendit dans ces parages, et visita notamment la baie des Chaleurs pour donner aux Acadiens la confirmation : il s'était fait accompagner de l'abbé Joseph Desjardins et d'un autre jeune prêtre français, l'abbé Castanet, « tous deux destinés à rester dans cette mission lointaine (2) ». Le prélat constata le bien qu'avaient déjà fait les premiers prêtres français ; « hommes instruits, la plupart même savants, accomplis de toute manière, éprouvés (en France) par la persécution, et exerçant leur zèle ardent sur un peuple simple, avide de leur parole et ouvert au sentiment religieux. »

« C'est à ces confesseurs de la foi, dit un historien canadien, que la race acadienne doit son organisation (3) : *Ce sont eux qui ont été les vrais fondateurs de sa nationalité* (4). »

(1) Elisée RECLUS, p. 593-594.

(2) *Evêques de Québec*, p. 406.

(3) Elisée RECLUS nous apprend que les Acadiens, qui n'étaient, en 1775, que 6.300, sont maintenant près de 150.000 (p. 593).

(4) *Evêques de Québec*, p. 403. — Voici leurs noms : MM. Allain, Lejantel, Lefebvre, Orfroy, Castanet, Sigogne, Desjardins, Cliquart, et de Calonne.

Il nous plaît de trouver parmi eux un Orléanais, l'abbé Joseph Desjardins.

En octobre 1795, la visite pastorale achevée dans l'Acadie, les deux frères se séparaient : l'un pour revenir à Québec ; l'autre pour continuer son apostolat parmi les Acadiens ; ils ne devaient plus se revoir.

L'abbé Desjardins ne devait pas demeurer moins de douze ans missionnaire au milieu d'une population intéressante et docile, mais sous un climat insalubre avec ses brumes et son humidité presque perpétuelles.

En 1807, Mgr Plessis, grand ami de son frère, le relevait de son poste et l'appelait à Québec, pour lui confier la charge de chapelain de l'Hôtel-Dieu, que l'abbé Philippe avait dignement remplie. Sa santé ébranlée avait-elle réclamé ce changement ? Peut-être : déjà son premier compagnon de mission, l'abbé Castanet, avait succombé (1). L'Evêque avait-il voulu récompenser l'abbé Joseph de ses longs services et, partant, obliger l'abbé Philippe ? Toutes ces hypothèses nous semblent vraisemblables.

Ne serait-ce donc pas pour remercier le prélat et pour témoigner sa reconnaissance pour l'accueil qu'il avait reçu lui-même au monastère des Ursulines de Québec, qu'il leur adressait, de 1817 à 1821, par l'entremise de son frère Joseph, des tableaux religieux qu'il avait achetés à une vente faite par le cardinal Fesch ?

Quand, en 1910, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, séjourna à Québec, il visita la chapelle des Ursulines. Celles-ci s'empressèrent d'attirer son attention sur les tableaux qui l'ornaient : « deux Philippe de Champaigne, dont le *banquet chez Simon* : quelque chose d'éblouissant ! » Près de ces Champaigne, se trouvaient « un Lesueur et quelques tableaux inférieurs, non dépourvus cependant de beauté » (2). Elles furent heureuses de pouvoir ajouter qu'elles tenaient ces belles toiles d'un prêtre originaire d'Orléans, alors vicaire général de Paris : l'abbé Philippe Desjardins.

Mgr Henry Têtu ajoute dans une note qu'il nous envoyait : « Nous avons aussi, dans le palais épiscopal trois tableaux », provenant de M. l'abbé Desjardins : « *Pie VI*, *Pie VII* et un *Christ* original du Poussin. *Pie VI* est très remarquable ; mais nous n'en connaissons pas l'auteur (3) ».

Heureux Canada ! Il a pu conserver déjà près d'un siècle, dans ses évêchés et dans ses chapelles congréganistes, des chefs-d'œuvre d'art français. Il n'a plus de Hurons « robeurs » et iconoclastes : ils ont, hélas ! transmigré de la Nouvelle France dans l'ancienne. Nous en savons quelque chose !!!

En restant au Canada, après le départ de son frère, l'abbé Joseph avait-il héroïquement renoncé à revoir sa famille ? Ne pouvant le prouver, nous ne saurions l'affirmer : en tout cas, sur ce point, il ne lui avait rien écrit, qui put, en elle, décevoir cette espérance,

(1) Notice, p. 8.

(2) France toujours ! Journal d'un congressiste au Congrès de Montréal, par Mgr TOUCHET.

(3) Lettre à l'auteur.

partagée par tous ses membres. Aussi quand Mgr Plessis se décida à faire un voyage en Europe, l'abbé Philippe pensa que ce prélat prendrait peut-être son frère pour l'accompagner de Londres à Rome, et lui ménagerait une surprise en passant par Paris et Orléans. Il écrivait, en effet, le 12 août 1819, de Paris, à l'évêque de Québec, qu'il savait être à Londres : « Avez-vous amené le cher Joseph ? Je ne sais ce qu'il faut en croire, et mon cœur bat ainsi que celui de Jacques (1) qui est ici (2) ». On peut croire que la réponse de Mgr Plessis fut négative.

Quelques mois après, dans une autre lettre, en date du 13 novembre 1819, il se retranche derrière sa sœur pour souhaiter le retour de son frère : « ... Le père Jacques — (c'était le frère aîné) — est à Messas, tout prêt à vous recevoir et trop glorieux d'avoir à loger un tel hôte dans la *chaumière héréditaire* (3). Une sœur, un ange, pour mieux dire, est là, qui guette votre bénédiction et vous redemande un frère » (4).

Mgr Plessis ne pouvait donc ignorer qu'en allant à Messas, le retour de l'exilé lui serait demandé. C'est même, sans doute, pour cela qu'il s'était bien gardé de comprendre l'abbé Joseph parmi ses compagnons de voyage : il lui eût été trop difficile de le ramener au Canada.

Ce fut, en effet, dans un grand repas familial pris à Messas, dans la « chaumière » natale, que le secrétaire de l'évêque de Québec saisit l'occasion de justifier ce dernier d'avoir agi autrement que ne l'avaient espéré les Desjardins.

Le prélat, en effet, écrit, dans son *journal*, à la date du 29 mars 1820 :

« Au repas, on parla beaucoup du digne chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec, et l'on ne manqua pas d'exprimer l'ardent désir de le revoir. Mais M. Turgeon prouva à toute la compagnie, et à la demoiselle en particulier, qu'il était devenu trop essentiel à l'Eglise du Canada pour revenir en France ; et conclut à ce qu'il gardât son poste » (5).

Ce poste, il devait le garder jusqu'en 1836, époque où il prit sa retraite, et obtint le privilège de résider, en pensionnaire, à l'Hôtel-Dieu même, qu'il avait desservi pendant près de trente ans. Il y vécut honoré, comme un bon serviteur, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1848. Par reconnaissance pour les longs et religieux services qu'il avait rendus aux Sœurs hospitalières et aux malades, il fut inhumé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, où il repose encore.

Il avait survécu à ses deux frères : à son aîné, Jacques, qui mourut, à Messas, en 1821, et à son cadet, Philippe, qui décéda, à Paris, en 1833. Avec eux disparut la lignée des Desjardins : il faut maintenant aller au Canada, pour retrouver la survivance de leur mémoire vénérée.

(1) C'était le frère aîné, qui demeurait à Messas, mais allait souvent dans la capitale, où ses affaires de courtier surtout l'attiraient.

(2) *Journal d'un voyage*, p. 157.

(3) Cette chaumière était une maison d'apparence bourgeoise, connue sous le nom de *la Perrière* : elle était située en dehors du bourg et environnée de vigne ; elle est maintenant occupée par la famille de Bordeneuve.

(4) *Journal*, p. 460.

(5) *Journal*, p. 385.

4° M. J.-B. CHICOISNEAU

L'Amérique du Nord, avec ses vastes territoires et sa population mélangée et clairsemée, manquait de prêtres.

La Révolution, en forçant le clergé français à émigrer, le mettait, pour ainsi dire, à la disposition des évêques américains (1). En même temps que Mgr Hubert, évêque de Québec, demandait au Comité des prêtres français, réfugiés à Londres de lui en envoyer, l'évêque de Baltimore, Mgr Carroll, s'empressait, lui aussi, d'accepter l'offre que lui faisait M. Emery, Supérieur de la Société de Saint-Sulpice, de lui procurer des membres de sa Compagnie, soit pour diriger le séminaire qu'il se proposait de fonder, soit pour évangéliser, en missionnaires, « les diocèses en friche de Baltimore, qui avait 1,500 lieues de long sur 800 de large (2) ».

De suite, M. Emery choisissait quatre directeurs de Saint-Sulpice, de la maison de Paris, et cinq séminaristes, pour commencer, à leur arrivée, l'œuvre du Grand Séminaire projeté.

Au mois de mars 1791, tous s'embarquaient, à Saint-Malo (3), sur un navire à voile, frété à leurs frais. Le voyage, entravé par le mauvais temps et par des vents contraires, ne dura pas moins de 104 jours. Enfin, le 10 juillet 1791, la petite colonie sulpicienne arrivait, saine et sauve, à Baltimore, et se logeait, tant bien que mal, dans une ancienne taverne, sise à un mille de la ville, et aménagée en toute hâte; et le 3 octobre, le premier séminaire d'Amérique était en exercice, avec M. Nagot, pour supérieur, et MM. Garnier, Levadoux et Tessier, pour directeurs, et les cinq clercs venus de France.

Un an après ce premier départ, M. Emery envoyait, en Amérique, trois prêtres de la Compagnie, destinés aux missions et deux jeunes Français, qui devaient se joindre aux premiers élèves venus à Baltimore avec M. Nagot.

L'un de ces prêtres était un Orléanais, M. Chicoisneau, et les élèves, MM. Théodore Badin et Barret, étaient ses compatriotes.

C'est au premier que nous consacrons cette notice (4) : elle sera courte, car, par sa vie effacée, M. Chicoisneau a peu attiré l'attention des chroniqueurs américains.

M. Jean-Baptiste CHICOISNEAU, né à Meung en 1737, appartenait à une pieuse famille de maîtres tanneurs (5).

Après avoir fait ses humanités au Petit Séminaire de Meung, il

(1) Cf. *Histoire de Saint-Sulpice aux Etats-Unis*, par M. ANDRÉ (*Bulletin des Anciens de Saint-Sulpice*, n° 48 et suivant).

(2) *Lettre de M. EMERY*.

(3) Ils avaient accepté quelques passagers, parmi lesquels se trouvait Châteaubriant, qui, en parcourant les Etats-Unis, trouva le sujet de ses premiers romans : dans *Atala*, le Père Aubry est une contrefaçon du P. Jogues, d'Orléans.

(4) Nous avons emprunté les éléments de cette notice au *Bulletin des Anciens de Saint-Sulpice*, n° 48 et 49.

(5) L'abbé Marc-César Chicoisneau, chanoine de Saint-Vrain de Jargeau, était, sans doute, le frère du Sulpicien.

passa au Séminaire d'Orléans, où il suivit les cours de philosophie et de théologie. Puis, il s'enrôla dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Son année de Solitude, à Issy, terminée, il fut envoyé à Lyon, pour être supérieur du Séminaire des Philosophes. Ce fut alors qu'il assista l'abbé Philippe Desjardins, son cousin, qui y était professeur, lorsque celui-ci dit sa première messe (1777). Quelques années après, il passait au Séminaire d'Orléans, pour être encore supérieur des Philosophes (1788). Enfin, il était rappelé à Paris pour remplir, au Séminaire de Saint-Sulpice, les fonctions d'économe, qu'il devait exercer jusqu'à la Révolution.

Compris alors parmi les Sulpiciens, que M. Emery, d'accord avec Mgr Carroll, évêque de Baltimore, destinait aux Etats-Unis, M. Chicoisneau s'embarquait en Angleterre, avec deux de ses confrères, M. David, nantais, et M. Flaget, auvergnat, pour l'Amérique : il emmenait avec lui deux autres Orléanais, le clerc minoré Théodore Badin, et le laïc Barret (1792). Arrivé à Baltimore (29 mars 1798), M. Chicoisneau fut attaché au Séminaire, parce qu'il ne savait pas l'anglais, et remplacé, comme missionnaire dans l'Ohio, par M. Livadoux.

Ce Séminaire naissant avait longtemps eu plus de professeurs que d'élèves. A l'arrivée de M. Chicoisneau, on compta neuf élèves, sept venus de France, dont nos deux orléanais, et deux américains. En 1792, les directeurs étaient : M. Nagot, supérieur ; M. Chicoisneau, économe ; MM. Tessier et Garnier (1), professeurs. En attendant que M. Chicoisneau fut familiarisé avec la langue anglaise, il s'occupa, en dehors de sa charge, dans la chapelle du Séminaire, à instruire quelques fidèles, qui, sans doute, étaient de langue française.

Au bout de quatre ans d'études, convaincu qu'il ne saurait jamais assez la langue du pays pour être professeur, ou missionnaire, et qu'il était trop âgé pour supporter les fatigues d'un rude apostolat, il sollicita de M. Emery la permission de passer au Canada et de se joindre à ses confrères de Montréal, qui dirigeaient le Séminaire : il quittait Baltimore le 2 mars 1796. Mais, auparavant, il avait la consolation d'assister à l'ordination de l'abbé Théodore Badin (1793), qui fut le premier prêtre ordonné aux Etats-Unis, et que nous verrons se dévouer à la mission du Kentucky.

Parvenu à Montréal, en 1796, M. Chicoisneau fut accueilli à bras ouverts par ses confrères, dont le personnel était menacé de disparaître à bref délai, « sans le renfort que plusieurs Sulpiciens, venus de France, leur apportèrent (2) ».

On lui confia, peu après, le supérieurat du Collège de Montréal : ancien professeur de philosophie, il était dans son élément ; si ses élèves n'étaient plus français de France, ils parlaient du moins français, et, malgré le *Dominion* britannique, vénéraient la France comme leur mère patrie. Il conserva cette charge pendant vingt-deux ans, formant les esprits et les âmes de ses élèves en fidèle

(1) M. Garnier devint, plus tard, supérieur général de Saint-Sulpice (1825 ÷ 1845).

(2) *Notice sur l'abbé Desjardins*, par PICOT, p. 6.

disciple de M. Olier et en patriote français : il mourut en 1818, âgé de plus de quatre-vingts ans, en grande réputation de sainteté (1).

Mais, auparavant, il avait appris que celui qui avait été son élève, à Orléans, et son confrère, à Baltimore, avait été sacré archevêque de Baltimore (décembre 1817). Quand Mgr Maréchal vint au Canada, en 1826 (2), il ne put que prier sur la tombe de son ancien maître

5° MM. THÉODORE & VINCENT BADIN

MM. Badin, qui furent associés à l'apostolat des Sulpiciens en Amérique, étaient originaires d'Orléans ; tous deux étaient nés sur la paroisse de Saint-Paul : Etienne-Théodore, en 1768 ; François-Vincent, le 2 août 1784.

Comme ils ont été, soit ensemble, soit séparément missionnaires au Kentucky et dans le Michigan, les historiens les ont confondus, en n'admettant qu'un seul Badin. Nous veillerons, nous, à distinguer entre Théodore et Vincent, en attribuant à chacun d'eux ce qui lui revient dans le fructueux apostolat, qu'ils ont exercé aux Etats-Unis.

Théodore BADIN n'était que clerc minoré, quand survint la Révolution. Ne voulant plus être instruit par des maîtres sermentés, ni être ordonné par un évêque schismatique, il quitta le séminaire, pour chercher ailleurs, dut-il s'expatrier, une doctrine pure et pour suivre un pasteur légitime. Dès qu'il eut appris qu'un de ses maîtres d'Orléans était désigné pour se rendre à Baltimore, il s'offrit pour l'accompagner et redevenir élève, afin, ordonné prêtre, d'être missionnaire, où l'évêque l'enverrait.

Il partait donc, en mars 1792, avec M. Chicoisneau ; et, dès son arrivée à Baltimore, il entra au Grand Séminaire pour continuer ses études théologiques et recevoir les saints ordres. Bien qu'il n'y eut que cinq séminaristes, Mgr Carroll crut devoir faire une ordination, qui fut la première. Trois d'entre eux reçurent les ordres mineurs, et M. Th. Badin, le sous-diaconat. L'année suivante, le 25 mai 1793, l'Evêque ordonnait prêtre, dans la pauvre et vieille église, qui lui servait de cathédrale, Théodore Badin : ce fut un événement, car jusqu'alors pas un seul prêtre des Etats-Unis qui n'ait été ordonné prêtre qu'à l'étranger. Aussi ne parla-t-on jamais de Théodore Badin, sans y ajouter le surnom de *proto-sacerdos*. Lui-même, dans ses lettres, faisait parfois suivre sa signature de ce qualificatif (3).

Mgr Carroll résolut aussitôt d'envoyer le jeune prêtre dans le Kentucky, où s'étaient groupées plusieurs familles catholiques,

(1) *Bulletin des Aotens de Saint-Sulpice*, n° 48, p. 79 et suivantes.

(2) *Notice ms. sur Mgr Maréchal*, par M. FILPIN, sulpicien.

(3) V. sa *Correspondance*, conservée en partie dans la famille Pelletier-Badin. Ainsi, en 1839, il signait ainsi :

S.-T. BADIN,
Proto sacerdos Baltim.
v. g. Barden.

d'origine anglaise, émigrées du Maryland, et qui n'avaient à leur portée aucun prêtre. L'abbé Badin, à cause de sa jeunesse, de son inexpérience, de son peu de connaissance de l'anglais, supplia l'Evêque de ne pas le charger d'un si lourd fardeau. Après avoir écouté les représentations du jeune missionnaire, Mgr Carroll remit sa résolution définitive après une neuvaine faite de part et d'autre. Le délai expiré, l'abbé Th. Badin se rendit auprès de Mgr Carroll :

— Eh bien ! monsieur Badin, dit l'Evêque, j'ai prié et je persiste dans ma pensée.

— J'ai prié aussi, Monseigneur, lui répliqua M. Badin souriant, et je garde mon sentiment. A quoi donc ont servi nos prières de neuf jours ?

L'Evêque sourit à son tour. Après un moment de silence, il reprit avec ce ton de dignité affectueuse et douce, qui lui était familier : — « Je ne veux pas ordonner ; mais je pense que c'est la volonté de Dieu que vous partiez. — « Je veux partir alors, répondit joyeusement M. Badin. » Et tout de suite, il fit les préparatifs pour son long et pénible voyage (1).

Il lui avait adjoint pour le guider et partager son apostolat, le P. Barrières, qui avait les pouvoirs de vicaire général, bien que la langue anglaise ne lui fut pas familière.

M. André, auteur de *Saint-Sulpice aux Etats-Unis*, résume, en cette page, l'apostolat de M. Th. Badin en Kentucky (2) :

« Quittant Baltimore le 6 septembre 1793, M. Badin et le Père Barrière, son compagnon, se rendirent à pied à *Pittsburg* où ils purent avoir une barque qui les transporta, en sept jours, sur l'Ohio, jusqu'à *Gallipolis*. Ils trouvèrent là un groupe d'émigrants français, pauvres, déçus de leurs projets de colonisation, dénués de tout au point de vue de la foi. Avec un zèle infatigable, ils se dévouèrent au ministère des âmes pendant trois jours, dans cette bourgade. Le bateau les mena ensuite jusqu'à *Limestone*, aujourd'hui *Maysville*, d'où ils continuèrent leur route à pied jusqu'à *Lexington*, une distance de soixante-cinq milles anglais.

« Leur première nuit fut le prélude de ce qui les attendait. Par un froid rigoureux de novembre, ils la passèrent couchés sur des sacs de grains, sous le hangar d'un moulin. M. Badin célébra la sainte messe le premier dimanche de l'Avent dans une maison particulière. Les deux missionnaires n'avaient qu'un calice (dit Mgr Spalding dans une très intéressante notice qu'il a écrite sur les origines du catholicisme au Kentucky), ce qui les obligea à voyager encore seize milles de plus pour aller offrir le saint sacrifice au milieu d'un autre groupe de pauvres catholiques, dans le comté de *Scott*. Au bout de quatre mois, le Père Barrière abandonna le travail des missions ; M. Badin fut laissé dans la plus pénible solitude. Le seul confrère qu'il put voir était le Père Rivet, au poste de *Vincennes*, à deux cent milles de distance. Réorganiser les familles, instruire les fidèles, rappeler à leurs devoirs les parents et leurs enfants, inculquer partout les pratiques de piété, Dieu seul sait au

(1) C'est Mgr Spalding, deuxième évêque de Louisville, qui rapporte ce dialogue. (*Les prêtres français émigrés en Amérique*, par MOREAU, p. 172.)

(2) *Bulletin des Anciens élèves de Saint-Sulpice*, n° 49, p. 191.

prix de quels sacrifices : ainsi se passait la vie de l'apôtre du Kentucky. Ses missions s'étendaient à plusieurs centaines de lieues. Il a dit lui-même que ses courses à cheval ont dépassé plus de cent mille milles. Son ministère fut d'une intensité d'action et de ferveur telle, qu'aujourd'hui encore les familles catholiques de ces districts ont conservé les pratiques religieuses de leurs ancêtres : la récitation du rosaire en commun, les prières du matin et du soir en famille, la lecture des prières de la messe quand il leur est impossible d'aller à l'église, et les lectures de piété le soir, à la veillée. M. Badin couchait rarement deux fois de suite dans le même logis, et son invariable coutume était de passer une partie des nuits à instruire parents et enfants. Le jour, il confessait jusqu'à une heure de l'après-midi, pendant que les fidèles récitaient le rosaire et que des catéchistes formés par lui enseignaient aux enfants la doctrine catholique.

« Souvent il manqua du nécessaire. Sa nourriture était des plus grossières ; il pilait lui-même du blé de maïs et se l'appropriait pour son repas. Il lui arrivait de rester quatre jours sans manger. A peine avait-il des vêtements suffisants. En l'année 1796, alors que ses souffrances étaient les plus intenses et ses travaux les plus ardu, M. Badin reçut une lettre du gouverneur espagnol de Sainte-Geneviève, le pressant de quitter le Kentucky et de venir s'établir près de lui avec un salaire de 500 dollars et un très riche casuel : douce perspective pour un homme moins surnaturel. M. Badin eut une sainte terreur de la tentation : il jeta la lettre au feu et ne répondit même pas.

« Son église à Saint-Etienne (le village où il résidait) était une hutte couverte de simples planches, dit Mgr Spalding, manquant même de vitres aux ouvertures qui servaient de fenêtres. Un morceau quelconque de bois grossièrement raboté lui servait d'autel. Sa devise était : « Aime la Providence ».

Après trois ans d'isolement absolu, l'abbé Th. Badin était rejoint par deux prêtres, MM. Fournier et Salmon, blésois. Aussi fut-ce avec des larmes, qu'en 1799, il reçut ces deux compagnons dans son humble presbytère de Saint-Etienne. Ils portaient tous trois à travers le pays, pour se rendre partout où se trouvaient des âmes à conquérir à Jésus-Christ. Mais la carrière apostolique de M. Salmon fut de courte durée : neuf mois, après son arrivée il mourut d'une chute de cheval. Le P. Fournier, zélé catéchiste, mourut aussi, en 1803, d'un accident. M. Th. Badin redevint seul, jusqu'en 1805, où la Providence lui envoya un nouveau collaborateur, dans la personne du Père Nérinks, flamand, un apôtre doublé d'un saint et d'un savant. Tous deux, vers 1808, construisirent un couvent de Sœurs, destinées à l'éducation des enfants ; mais il fut détruit par un incendie (1).

Pour décharger Mgr Carroll de la sollicitude d'un incommensurable diocèse, Rome, en 1808, en avait créé quatre nouveaux, parmi lesquels celui de *Bardstown*, en Kentucky. Sur l'avis de M. Badin, venu à Baltimore, alors que son évêque cherchait des titulaires, M. Flaget, Sulpicien, fut proposé à Rome et accepté

(1) Le Père Nérinck le rebâtit en la paroisse de Saint-Charles : cet établissement fut confié à Mme Seton (*Bulletin*, n° 55, p. 480).

(septembre 1808). Toutefois Mgr Flaget ne fut sacré à Baltimore que le 14 novembre 1810 ; et encore, pour se rendre à Bardstown, il dut attendre que les catholiques lui en procurassent les moyens. En effet, ceux-ci n'hésitèrent pas à se cotiser : et M. Badin, que le nouvel évêque missionnaire, dont relevait Saint-Etienne, avait choisi pour son vicaire général, parvint aussi à lui procurer quelques subsides. Mgr Flaget put donc s'éloigner de Baltimore, le 12 mai 1811 ; et, treize jours après, après avoir franchi trois cents lieues, il atteignait, le 9 juin, Bardstown. Comme Bardstown n'était qu'une petite ville sans ressources, pour faire dignement son intronisation, il se rendait à Saint-Etienne, village où résidaient MM. Badin et Nérincks. On y organisa, comme l'on put, la résidence épiscopale, qui se composa de deux cabanes de seize pieds carrés, sur un terrain appartenant à M. Badin. Ce fut là que le pieux évêque demeura, une année entière, avec trois de ses compagnons. »

En 1812, accompagné de M. Badin, Mgr Flaget visitait le Kentucky et l'Ohio, et se rendit, en septembre, à Baltimore, où l'archevêque, Mgr Carroll, devait tenir son premier concile provincial.

Le concile ayant été ajourné, Mgr Flaget passa l'hiver à Baltimore ; puis, il se remit en route, le 22 avril 1813, emmenant avec lui le jeune frère du premier apôtre du Kentucky, *Vincent BADIN*, laïc, qui arrivait de France, non sans encombre.

Vincent BADIN avait 16 ans de moins que son frère aîné : il était né en 1784 ; il avait eu pour parrain Messire Germain Gallard, vicaire général de Senlis, originaire d'Artenay.

Sa vocation apostolique avait été bien tardive. La Terreur, avec sa guillotine sanglante ou sèche, ne favorisait guère l'accès au sanctuaire. N'ayant pas fait d'études classiques, il ne pouvait s'engager dans une carrière libérale, il était devenu garçon bou langer, puis, de par la conscription, soldat. Ce fut néanmoins dans ce milieu si réfractaire, que cette vocation s'éveilla chez le jeune Badin, en lisant les lettres de son frère aîné, le missionnaire du Kentucky ; et aussitôt qu'elle se fut confirmée en lui, quoique contrarié par sa famille, il se détermina à partir aux Etats-Unis, pour rejoindre son frère. Il espérait que celui-ci lui faciliterait tous les moyens d'apprendre le latin, pour faire sa théologie et avancer aux ordres : il n'avait pas moins de 28 ans.

Après avoir réalisé la majeure partie de son avoir pour couvrir les frais de son voyage, il gagnait Paris où, dans un bureau d'armateurs, il retenait et payait sa place sur un trois-mâts américain en partance de Dunkerque.

Ce fut dans ce port qu'il s'embarquait, avec une centaine de passagers, sur le navire, qui, le 13 août 1812, mettait à la voile après des délais justifiés. En effet, les Anglais, n'étant pas alors d'entente cordiale avec les Français, guettaient, en félins, tous les bateaux français, dès que, même sous un pavillon américain, ils sortaient de nos ports. « Dans la nuit du 13 août, un brick anglais, écrivait Vincent Badin, nous tira plusieurs coups de canon, nous fit rendre à volonté, nous amarina et nous conduisit en Angleterre comme étant de bonne prise, c'est-à-dire notre vaisseau, car nous fûmes respectés et même assez heureux d'obtenir du gouverne-

ment anglais la permission de continuer notre voyage sur des navires pourvus de licences anglaises. Nous fûmes contraints de payer un second passage, et trente-quatre de nous, n'ayant pu trouver à s'embarquer, furent renvoyés en France (1) ».

M. Vincent Badin débarquait donc, sous pavillon anglais, en octobre 1812, à Baltimore, où il rencontrait Mgr Flaget, évêque de Bardstown, à qui il avait été recommandé par son frère aîné, et dont, dès lors, il fut l'hôte : il ne devait voir Théodore qu'en décembre, quand celui-ci reviendrait de Philadelphie.

Comme Mgr Flaget devait passer l'hiver à Baltimore, les deux frères réunis rayonnèrent autour de Baltimore : ce qui permettait à Vincent de s'occuper à apprendre l'anglais. En décembre 1812, ils étaient à Conawago (Virginie), où ils devaient passer ensemble les fêtes de Noël. Le 16 février 1813, Théodore s'en éloignait pour aller à Washington ; et Vincent continua d'y séjourner pour attendre Mgr Flaget, avec lequel il devait revenir à Bardstown. Enfin, le 22 avril 1813, Mgr Flaget, après avoir pris congé de son archevêque, Mgr Carroll, s'acheminait vers sa résidence, où Vincent Badin, et un jeune séminariste, M. Gras, parent de l'évêque, le précédèrent.

Le voyage dura un mois, et s'accomplit mi à pied, mi sur bateau, par l'Ohio, de telle sorte que nos deux séminaristes n'arrivèrent au séminaire Saint-Thomas, de Bardstown, que sur la fin du mois de mai.

Vincent Badin se mit de suite sur les bancs, en simple écolier. Rude entreprise que de faire ses études à son âge ! En effet, il touchait à la trentaine. Il fallait bien apprendre le latin, avant d'aborder l'étude de la théologie. Il semble qu'il se soit surmené, car, au moment d'avancer au sous-diaconat (1818-1819), il se trouva si affaibli que le médecin crut prudent de l'envoyer dans le pays des Natchez. L'abbé Théodore, par une lettre, en date du 14 février 1819, combattit ce projet, parce qu'il lui semblait que le chaud climat des Natchez serait plus salubre en automne qu'au printemps : et cela sans détour :

« Je crois, écrivait-il à son frère, que c'est de la prudence, de la religion et de la charité. S'il te faut mourir, eh bien ! meurs en pays chrétien, et qu'on puisse aller prier sur ta fosse. Que je reçoive tes derniers soupirs, ou bien que tu reçoives les miens ! »

Vincent avait gagné, le 20 mars 1819, la ville de Natchez, où les riches Américains, à poitrine délicate, se rendaient pour passer l'hiver. Mais n'ayant trouvé, malgré ses lettres de recommandations, ni hôtes aimables, ni hôtels convenables, il quitta ce sol inhospitalier, et pérégrina à la Nouvelle-Orléans, puis revenait, par Nashville, à Bardstown, pas mécontent, malgré ses déboires de touriste, « parce que sa santé semblait s'être améliorée sous le ciel charmant qu'il avait habité (2) ».

Rentré au Séminaire, il reprenait, avec ardeur, ses études théologiques pour avancer aux Ordres. Le 27 septembre 1820, il recevait

(1) Lettre de Vincent Badin à M. Chartrain, notaire d'Orléans, en date du 15 février 1820, pour qu'il l'aide à poursuivre le remboursement de 610 livres, qu'il avait versées aux armateurs.

(2) Lettre à son frère en date du 8 mai 1819.

les ordres mineurs ; le 7 avril 1821, il avançait au sous-diaconat, et le 22 septembre 1821, il recevait le diaconat.

Aussitôt, M. Gabriel Richard, qui était curé de Détroit en Michigan, et à qui Mgr Flaget avait promis de le lui donner comme collaborateur, demanda que Vincent l'accompagnât dans une tournée de mission, et cela pour l'initier aux travaux de l'apostolat. En chemin, il dut lui raconter qu'il venait de visiter les *Ottawas*, ou « oreilles-courtes », et que ceux-ci lui avaient indiqué l'endroit où reposait le célèbre Père Marquette, Jésuite (1), à qui l'on devait la découverte du Mississipi (2).

De retour, Vincent se préparait au sacerdoce ; comme Détroit relevait de l'évêché de Cincinnati, ce fut là que le nouvel évêque, Mgr Fenwich, l'ordonna prêtre, le Samedi Saint 1822. Le lendemain, jour de Pâques, le nouveau prêtre disait sa première messe, mais sans être assisté par son frère, qui, au moins depuis trois ans, était retourné en France.

Pendant que Vincent, après sa cure de soleil dans le pays des Natchez, réintégrait son séminaire de Saint-Thomas, pour y reprendre ses études, Théodore, de New-York, traversait l'Atlantique et abordait en un port français, d'où il gagnait Orléans. Il avait hâte de revoir les siens, qu'il avait quittés en 1793, et de prendre un peu de repos après vingt ans de travaux apostoliques dans le Kentucky.

Son intention secrète était de rester en France. Son frère, à qui sur ce sujet il n'avait fait aucune confidence, le soupçonnait, et ne manquait pas, dans ses lettres à Théodore, quoiqu'il lui en coûtât de rester seul aux États-Unis, d'engager son aîné à ne plus revenir en Amérique. Cette intention ne devait pas tenir longtemps : elle devait s'évanouir au souffle des circonstances. Qui donc, à la fin de sa vie, peut dire qu'il en a suivi le cours tel qu'il l'avait jalonée ? On ne fait pas sa vie, on la subit : ce sont les circonstances qui la modifient le plus souvent dans un sens providentiel.

En partant d'Amérique, sans doute, M. Badin pensait n'y pas revenir. Il n'était pas en France, depuis un an, que déjà il s'orientait pour y retourner. Les événements de son passage dans sa patrie le démontreront suffisamment.

Arrivé, vers la fin de 1819, à Orléans, il descendit chez l'une de ses sœurs, dont le mari, M^e Pelletier, était notaire royal sur la place du Martroi : dans ce foyer, il put embrasser deux neveux, dont l'un, tout jeune, devait devenir le chanoine Victor Pelletier ; en dehors de ce foyer, l'accueil qu'il reçut ne fut pas celui auquel il s'attendait. Pour n'être pas à charge aux siens, il sollicitait de Mgr de Varicourt un modeste poste curial, où, tout en se reposant, il exercerait un peu de ministère.

En mars 1820, il allait donc en Sologne, dans l'arrondissement de Romorantin, desservir l'humble paroisse de Millançay : il n'y resta que fort peu de temps ; car, chez lui, le missionnaire

(1) M. Richard y planta une croix avec cette inscription : FR. JH. MARQUETTE, *died here 9 mai 1675* (MOREAU, *les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, p. 306-307).

(2) C'est à ce titre que le gouvernement a placé sa statue au capitol de Washington.

américain, avait pris le dessus sur le curé solognot. Il partait, sur la fin de 1820, pour Paris, où il se proposait de travailler, comme vicaire général du Kentucky, en faveur de son ancienne mission, afin de lui procurer des secours en sujets et en nature.

Il y avait retrouvé plusieurs de ses compatriotes, M. Picot, directeur de l'*Ami de la Religion*, et l'abbé Desjardins, qui étaient, eux aussi, tout dévoués aux missions d'Amérique. Tout d'abord, comme vicaire général de Paris, celui-ci assura le sort de son compatriote, en lui confiant successivement des postes temporaires, où il pouvait s'occuper, comme missionnaire américain, à provoquer l'attention et la générosité des catholiques de France pour les missions transatlantiques.

Il publia, en 1822, tout un livre sur la *Mission du Kentucky*; il traduisit de l'anglais une biographie de mistress Elisabeth Seton, la fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph (1). Mais, entre temps, il fut, d'après une lettre de Vincent, zéléteur de l'*Œuvre des prisons*, dont l'abbé Desjardins était le fondateur; aumônier à l'hôpital des Quinze-Vingt, etc., etc.

Décidé à terminer sa carrière sacerdotale comme il l'avait commencée en missionnaire, l'abbé Théodore Badin se mit, dès 1823, à l'œuvre, pour recruter, en Europe, des religieux et des religieuses enseignantes pour les missions, qui relevaient du diocèse de Cincinnati, et auxquelles il se proposait de participer.

Tout d'abord, il s'entendait avec M. le grand-vicaire Desjardins, pour constituer, à Paris, un comité de secours en faveur de la mission du Kentucky.

Puis il entreprenait une tournée en Europe pour intéresser les catholiques aux missions de l'Ohio et du Michigan, auxquelles il donnait le pas sur le Kentucky, parce que, déjà, il avait résolu d'offrir ses services à M. Gabriel Richard, sulpicien, qui était le chef de la mission du Michigan, en résidence à Détroit, et dont son frère Vincent était l'auxiliaire.

Nous le voyons, en 1824 et 1825, en Angleterre, dans le Lancashire, au collège de Stony Hurst, où le provincial des Jésuites lui promet d'envoyer, dans deux ou trois ans, plusieurs religieux pour la mission de l'Arbre-Croche (Michigan); en Belgique, à Bruges, où lui sont promises des religieuses pour Cincinnati; il traverse la Hollande incognito, sans faire trop ouvertement de prosélytisme, pour n'être pas arrêté et déporté dans la Nouvelle-Hollande « comme embaucheur »; en 1826, à Douai, au Collège bénédictin anglais, pour engager le supérieur à établir un collège à Détroit. Enfin, en 1827 ou 1828, il se décide à aller à Rome pour presser la Propagande de pourvoir, au plus tôt, d'un titulaire l'évêché de Détroit, créé depuis 1822. En Amérique, l'opinion ecclésiastique avait deux candidats: M. Richard et M. Th. Badin. Celui-ci, qui redoutait la mitre, se proposait d'obtenir, à Rome, qu'on rayât son nom de la liste et qu'on maintint, seul, celui du saint abbé G. Richard.

En traversant la France, pour se rendre à Rome, il s'arrêta peut-être à Orléans; c'était du moins son projet, comme il l'annonçait,

(1) A Orléans, il avait publié une plaquette intitulée : *Sacri numeri*.

vers la fin de l'année 1827, à son frère. Dès qu'il eut traité avec la Propagande des sujets qui l'avaient amené à Rome, il entra chez les Dominicains, où, renonçant au monde, il faisait son noviciat pour être Frère-Prêcheur et recevoir une mission apostolique en Kentucky (1). Mais l'abbé Théodore avait trop présumé de sa vocation religieuse et de ses forces, et il quitta Rome, pour retourner en Amérique, persuadé que définitivement l'évêque de Détroit serait M. Richard, comme il l'écrivait à l'évêque de Cincinnati (2), dont relevait le district de Détroit. La Providence avait d'autre dessein : elle allait bientôt rayer du nombre des vivants M. Richard.

La carrière apostolique des frères Badin devait ressembler à celle des frères Desjardins. Quand l'abbé Desjardins aîné revint en France, l'abbé Desjardins jeune restait au Canada, pour évangéliser les Acadiens. De même, lorsque Badin aîné quitta les Etats-Unis, il y avait laissé son frère puîné, pour continuer, au Michigan, l'apostolat qu'il avait exercé au Kentucky.

Sans être aussi familiarisé avec la langue anglaise ; sans avoir la même facilité de parler en public que Théodore (3), Vincent Badin avait, comme lui, le feu sacré qui fait le missionnaire intrépide, infatigable, insouciant du péril.

Tel nous apparaît Vincent Badin, au lendemain de son ordination à Cincinnati (Ohio), dans ses lettres, où il narre à son frère ses travaux apostoliques.

Après 45 jours de voyage, mi à cheval mi en canot, il arrivait, après avoir franchi 300 milles qui séparent Cincinnati de Détroit, le 1^{er} mai 1822, à Détroit, où M. Richard, le chef de la mission du Michigan, l'avait précédé, en montant, à mi-chemin, sur un bateau à vapeur (4).

Les débuts de son ministère, qui était tout paroissial, furent faciles : il avait un excellent guide, dans l'abbé Richard ; et la majeure partie de la population de Détroit se composait de 7 à 8.000 familles canadiennes foncièrement catholiques et parlant français.

Comme M. Richard dut, en décembre 1823, se rendre à Washington, pour participer au Congrès des Etats-Unis, dont il avait été élu membre, l'abbé Vincent se trouva seul chargé de la paroisse, et ce jusqu'au retour de M. Richard, à la fin de l'été 1825. Ce stage à Détroit lui servit de noviciat pastoral.

Mais au delà du district de Détroit, il y avait les missions des sauvages, dont l'abbé Richard était le chef responsable. Aussi, quand il fut revenu dans son presbytère, son premier soin fut d'envoyer son auxiliaire visiter les sauvages, cantonnés dans les parages du lac Michigan, et qui réclamaient, sans cesse, une robe noire, pour se maintenir dans la religion catholique, que les Jésuites leur avaient apprise.

(1) *Lettre de Mgr Flaget à l'abbé Vincent* (janvier 1828) : « Par la dernière lettre que j'ai eue de Monsieur votre frère, il paraît qu'il renonce entièrement au monde, même à sa volonté ; car il est à faire son noviciat chez les RR. PP. Dominicains de Rome, et il doit recevoir une mission pour le Kentucky. J'espère le voir l'été prochain. »

(2) *Lettre en date du 13 décembre 1828.*

(3) Il lisait ses sermons.

(4) *Lettre de Vincent à sa tante Chartier* (24 septembre 1822).

Le 27 avril 1825, l'abbé Vincent s'embarquait, sur le schooner *The Jackson*, pour la « mission des pays d'en haut ». Après une laborieuse navigation sur le dangereux lac Michigan, il mettait pied à terre à *Mackinac* qui était le centre de la mission; là il s'adjoignit trois interprètes canadiens pour se faire comprendre des métis et des sauvages qu'il avait à instruire. Il ne resta là que peu de jours, attendu qu'il était à *Green Bay*, où il inaugura une chapelle, en y faisant la première communion. Puis il revint à *Mackinac* pour se rendre à l'*Arbre Croche*, en terre canadienne, où il eut la surprise de trouver une jolie chapelle, construite en six jours, qu'il dédia, le 19 juillet 1825, à Saint-Vincent de Paul, son patron. De l'*Arbre Croche*, où il ne demeura que deux jours, il poussa jusqu'au *Sault-Sainte-Marie*, où il fut bien accueilli par la population canadienne et américaine.

L'hiver passé, il reprenait ses courses aux mêmes stations. Au mois de septembre 1826, il était encore à l'*Arbre Croche* où un chef algonquin du Canada, Assaguinac, avait émigré, pour être, parmi les Ottawas, leur catéchiste, en attendant l'arrivée d'une robe noire, que M. Richard leur avait promise. Cette robe noire fut l'abbé Vincent dont la visite, cette fois, fut un peu plus longue, mais ce ne fut que vers 1832 que ces fervents Indiens possédèrent, à demeure fixe, un missionnaire.

L'année suivante, après avoir hiverné à *Mackinac*, il se dirigeait, vers le Sud. En 1827, l'abbé Vincent était à la *Rivière-aux-Lièvres* il passait au retour, deux jours, à Louisville, sans pousser jusqu'à Bardstown : ce que l'évêque, Mgr Flaget, lui reprochait en termes fort affectueux (1).

Vers le milieu de 1828, nous le retrouvons à la *Prairie du Chien*, dans le Wisconsin. L'évêque de Cincinnati, Mgr Fenwick, lui conseilla de repasser à la *Rivière-aux-Lièvres*, et l'avisait en même temps (29 octobre), que son frère, retour d'Europe, était à New-York et se disposait à venir le voir à Détroit.

Toutefois les deux frères ne devaient s'y rencontrer qu'un an plus tard pour se partager, en bons voisins, dans le Michigan, la Mission des Sauvages.

Après avoir séjourné en Europe près de dix ans, l'abbé Théodore Badin revenait aux Etats-Unis pour y mourir missionnaire : c'était sa vocation.

Débarqué à New-York le 23 juillet 1828, au lieu de se rendre dans le Kentucky, il se dirigea sur Détroit, dans la péninsule du Michigan. Chemin faisant, il s'arrêta à Baltimore, pour voir de vieux amis; à Buffalo, où il fit une mission de huit jours, à Raisin-River (janvier 1829). A Détroit, il ne trouva que M. Richard, qui l'accueillit cordialement; il attendit vainement pendant huit mois, son frère Vincent, qui était en mission. De guerre lasse, il se rendit à Cincinnati auprès de Mgr Fenwick, de qui relevait le Michigan. Il y tomba malade (septembre 1829), logé dans le nouveau séminaire, qui ne lui procurait qu'un misérable abri. Rétabli,

(1) « Puissiez-vous, mon cher Vincent, continuer, pendant trente ou quarante ans, la même carrière que vous avez suivie depuis que vous êtes prêtre ? Puissiez-vous devenir l'apôtre de ces pauvres sauvages et être un autre saint François-Xavier ? » (*Lettre* du 7 janvier 1828).

il sollicitait de l'évêque un poste de missionnaire. Mgr Fenwick le délégua à Saint-Joseph City, qui n'était pas éloigné de Détroit. Ainsi, vers 1830, les deux frères étaient voisins, destinés à collaborer, chacun de son côté, à la même mission.

En 1832, le choléra qui avait décimé l'Europe, n'épargna pas l'Amérique.

A Détroit, le zélé M. Richard, assisté par M. l'abbé Vincent, en fut une victime; à Saint-Joseph, l'abbé Théodore et sa catéchiste, M^{lle} Liquette Campaux, n'en subirent qu'une attaque, conjurée par le camphre.

En apprenant la mort de M. Richard, la Propagande, qui avait décidé d'en faire le premier évêque de Détroit, se hâta de nommer à ce nouveau siège l'abbé Résé (1833).

Tout d'abord, Théodore félicita son frère de ce choix; puis, après un séjour à Détroit, reconnaissant que lui et l'évêque n'avaient pas les mêmes vues sur l'administration du nouveau diocèse, il quittait Saint-Joseph pour gagner Cincinnati, où il se rencontrait avec le successeur de Mgr Fenwick, qui était mort du choléra. De là, il entreprit, en 1834, une tournée de mission, qui l'amena à Fort-Wayne, à South-Bend, et même à Saint-Joseph, qui, compris dans l'Indiana, dépendait de Cincinnati.

Revenu, en 1835, à Cincinnati, il entra à l'athénée pour y enseigner le français et la théologie. La même année, il tombait malade à en mourir: il refaisait son testament et recevait les derniers sacrements. Encore une fois, il revenait à la santé. Mgr Flagg, évêque de Bardstown-Louisville, ayant promis, dans son voyage en France, de s'arrêter à Orléans pour visiter la famille Badin, le convalescent lui confia des lettres et quelque argent à remettre à ses proches.

Remis sur pied, Théodore reprenait vaillamment sa vie de missionnaire. Nous le voyons, en 1839, à Cléveland, où il fit une retraite et d'où il se proposait de pousser jusqu'à Détroit, où résidait son frère — il avait 71 ans. — Enfin, en 1841, le vieux missionnaire, dont la santé, depuis son retour, avait été ébranlée, se décidait à se reposer: il se retirait au séminaire de Saint-Thomas, près de Bardstown « pour y finir ses jours et se préparer à la mort (1) ».

Cependant, Vincent était resté à Détroit, près du nouvel évêque, Mgr Frédéric Résé, au grand déplaisir de son frère. Puis, suivant les conseils fraternels, il abandonnait, lui aussi, la péninsule du Michigan, pour gagner le Kentucky, mais avec la pensée bien arrêtée de retourner en France, afin d'y refaire sa santé compromise. Toutefois, il ne voulut pas « se mettre en mer », avant d'avoir assisté au Jubilé sacerdotal de son aîné, qui devait avoir lieu le 25 mai 1843 dans l'ancienne cathédrale de Bardstown (2).

Nous présumons, faute de renseignements écrits ou traditionnels, que cette cérémonie du 50^e anniversaire de l'ordination du *proto sacerdos* des Etats-Unis eut lieu à la date et au lieu indiqués.

(1) Lettre de Théodore, en date du 7 janvier 1841.

(2) Lettre de Vincent, en date du 11 mars 1843, écrite chez le D^r Brown, près Lexington (Kentucky).

Ce fut donc au pied de l'autel, que les deux frères se firent les derniers adieux.

Théodore revenait à Saint-Thomas, où, à une date que nous ignorons, l'apôtre du Kentucky rendait le dernier soupir, loin des siens, mais sur un sol que son zèle évangélique avait défriché.

Vincent, lui, avait quitté l'Amérique sans esprit de retour ; et, débarqué en France, il avait gagné Orléans, pour se mettre à la disposition de l'Evêque. Mgr Morlot le plaçait près d'Orléans, à Combleux, dont il fut le curé de 1844 à 1851, date de sa mort.

APPENDICE

Sous ce titre, nous donnons plusieurs passages des *Lettres* (1), dans lesquelles l'abbé Vincent raconte ses missions en 1825 et 1826, chez les Indiens du Michigan :

« Le 27 avril 1825, je m'embarquai pour la mission des pays d'en haut sur le schooner *The Jackson*. Après une longue et pénible navigation sur le lac Michigan, je mis pied à terre dans l'île *Michilimackinac*, le centre de la mission. Mon arrivée fit tressaillir de joie tous les habitants, même protestants, qui déjà avaient fait préparer les lumières à la *Court house*, pour y dire la prière... que j'accompagnai d'un cantique, auquel ils firent tous chorus, restant assis, et qui fut suivi d'une instruction. Le tout se termina par l'*Angelus* et le *Trisagion* ; un moment de silence en adoration, et le signe de la croix tout haut fut le signal du départ... Je restai peu de jours à Mackinac à préparer ma petite congrégation, devant retourner par *Green-Bay*, où j'étais attendu et où je demeurai plus de deux mois (2). Arrivé trop tard pour avoir le bonheur de célébrer la sainte messe, je fis seulement la prière du soir : je catéchisai, tous les jours, une soixantaine de personnes, métis ou sauvages ; je les pressai fortement de finir une chapelle, commencée, mais abandonnée ; je finis la mission par la première communion qui eut lieu dans la nouvelle chapelle...

« Après le plus court passage, en trente-huit heures, je descendis à Michilimackinac, qui est comme l'entrepôt de la mission, visité, il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans, par les Pères Jésuites. J'y restai peu de jours, vu les sollicitations pressantes des sauvages de l'*Arbre-Croche* (3) ; ils m'attendaient, à ma première arrivée à Mackinac, car je leur avais écrit, en les priant de construire un wigwam surmontée d'une croix. Je n'osais point porter mes vus plus loin. Mais, oh ! surprise agréable, je trouvais une jolie chapelle, de 25 sur 17, sans un seul clou, et bâtie, en six jours, avec leurs hachettes, casse-têtes et couteaux. Mes trois interprètes canadiens et moi fûmes seulement obligés de faire l'autel, mais les planches nécessaires étaient là toutes prêtes. Je les félicitai de mon mieux... Le beau crucifix d'ivoire de Mackinac, un chef-d'œuvre, de fines images piquées sur des blancs firent grand effet sur ces pauvres sauvages. Après avoir, le 9 juillet 1825, béni la chapelle,

(1) *Lettre à Mgr Fenwick*, évêque de Cincinnati, 30 novembre 1825. — *Lettre à son frère Théodore*, alors en Europe, en décembre 1825.

Etant à Green-Bay, il poussa jusqu'au petit *Coqualin*. (*Lettre à Mgr Fenwick*, évêque de Cincinnati, 30 novembre 1825.)

(3) Ces sauvages étaient de la tribu des Ottawas. L'*Arbre-Croche* s'appelle maintenant Saint-Ignace et se trouve en terre canadienne, vis-à-vis Mackinac.

sous le nom de Saint-Vincent-de-Paul, qui est le mien, ils assistèrent à la sainte messe, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, en chantant de magnifiques cantiques — un bon nombre avec le livre à la main.

« A la prière du soir, étant en surplis et avec étole, je leur lus avec emphase la lettre du grand-vicaire Richard, et passai au cou du grand chef Lapapoua un ruban, où était suspendue une médaille d'argent, représentant, d'un côté, Jésus bénissant les enfants, et, de l'autre, la croix : c'était un don des catholiques d'Angleterre au grand chef de l'Arbre-Croche. Ceci, comme vous vous l'imaginez bien, fit retentir leurs voix, en chantant encore de meilleur cœur qu'à la sainte messe. J'aurais voulu que vous vissiez, après la prière, comme ils examinèrent tous la médaille au cou du vieux chef.

« Je ne restai que deux jours cette fois-ci, étant attendu de tous côtés. Ce fut un spectacle bien touchant de voir toute cette troupe de sauvages, chef en tête, bondissant de joie de m'accompagner, revenir chagrins de me voir partir, tombant à genoux sur le sable du rivage et demandant une dernière bénédiction au moment où l'élégant canot d'écorce, armé de dix hommes choisis, dont sept sauvages ottavas, ou *courtes-oreilles*, poussait au large ; je la leur donnai du plus grand cœur...

« Le jour de sainte Anne, patronne des voyages, je me rembarquai dans une barque des Messieurs de l'*American fur Company* pour le *Sault de Sainte-Marie*, où je fus bien accueilli des deux côtés américain et canadien-anglais.

« Le major Clarke et son épouse assistèrent à la sainte messe. J'allai dîner à la garnison avec lui ; après quoi, il fit battre la caisse pour donner le signal de se mettre en grande tenue : lui et les officiers assistèrent au sermon en anglais que je leur prêchai. Je fis là trente-quatre baptêmes et j'aurais fait autant de mariages du côté canadien, si j'avais eu les pouvoirs.

« Le 11 août, j'arrivai à l'*Isle Drummond*, qui est sous la juridiction de l'évêque du Canada. J'y fus plus content de la ferveur que dans les autres parties de la mission. Je vis là le grand chef Assakinac, frère du grand chef Lapapoua de l'Arbre-Croche : il fit ses pâques avec son épouse, car c'est un excellent chrétien. Une sauvage fit sa première communion, et plusieurs leurs pâques. Je ne saurais vous exprimer la joie que j'ai ressentie de la ferveur de toutes ces bonnes sauvages : quelle piété ! quelle simplicité ! quelle ardeur, qui ne s'est point démentie pour assister au service divin, deux fois par jour, pendant les cinq ou six semaines qu'a duré la mission ; en un mot, je puis dire que Drummond est, de tous les Pays-d'en-Haut, ce qu'il y a de meilleur.

« Le 12 septembre, je laissai cette pieuse congrégation pour me rendre, une troisième fois, à Mackinac. J'appris, à mon arrivée, qu'une légion de sauvages de l'Arbre-Croche, « les *courtes-oreilles* », était partie la veille ; qu'ils m'avaient attendu, douze jours, avec tous leurs enfants ; une trentaine demandaient le saint baptême. Pendant les douze jours, toute leur conversation roulait sur la robe noire ; ils montaient, à plus de 200 pieds, à la découverte du bâtiment qui portait l'objet de leur désir, et pétillaient de joie, toutes les fois qu'ils en voyaient un regardant, avec des yeux d'Argus, s'ils

découvraient la robe noire, les autres la poitrine pour y reconnaître le rabat ; d'autres avaient remarqué que la forme de mon chapeau était large. Mais ces bons sauvages, toujours trompés dans leur attente, s'en retournèrent à leur Arbre-Croche, bien chagrins.

« Tout ceci, joint à d'autres raisons urgentes, me détermina à armer une *barge* de six interprètes zélés, dont deux du sexe féminin, ce qui produisit un excellentissime effet.

« J'emis pied à terre à l'endroit de l'ancienne *mission de Saint-Ignace* (l'Arbre-Croche), où étaient les PP. Lefranc et Dujaunay ; j'en ai même rapporté du sable excellent pour l'écriture et qui, à mes yeux, a un prix au-dessus des autres, venant d'un lieu en si grande vénération. J'allai aussi à une douzaine de milles plus au nord, à la *pointe Saint-Ignace*. Là, je vis, avec grand plaisir, les traces bien marquées de l'ancien collège des Jésuites et une vingtaine de monceaux de pierres de cheminées écroulées.

« Durant la huitaine que je demeurai avec eux, je travaillai durément ; je les fis tous aller à confesse, excepté un noir, qui se trouva, par je ne sais quelle fatalité, absent. Cependant, il vint me trouver peu de jours après, à Mackinac, et voulut *mordicus*, quoi qu'on en dise et que j'étais en surplus très occupé à mes fonctions du saint ministère, il voulut, dis-je, que sa propre main mit dans la mienne une longue lettre, qu'il avait écrite lui-même, et qui est « cocassement » tournée... Je baptisai une trentaine d'enfants et d'adultes ; cinq firent leur première communion. »

La mission avait duré près de sept mois.

V. B.

C'est dans une lettre, datée du 19 septembre 1826, que Vincent Badin raconte au curé de Détroit, M. Gabriel Richard, Sulpicien, ces deux épisodes de sa seconde mission à l'Arbre-Croche :

« L'un de mes catéchumènes mourut deux jours après son baptême et son âme toute sainte s'envola au ciel ; nous lui rendîmes tous les honneurs de la sépulture imaginables et possibles dans un Arbre-Croche. D'abord on remua tout le pays afin de trouver assez de cire pour illuminer et le saint corps du défunt, et l'autel et la chapelle dont les deux *judas* étaient masqués (c'est ainsi que j'appelle deux espèces de fenêtres). Le corps, renfermé dans un cercueil, fait à coups de hachettes sauvages et à coups de couteau, était couvert d'un drap mortuaire donné par le *roi d'Angleterre*. Le chant de l'Eglise et les cantiques des morts, dirigés par M^{mes} Laframboise et Fisher, et chantés en chœurs par ces tout sauvages, formaient une mélodie lugubre et sépulchrable des plus touchantes.

« Le cortège sortit processionnellement de la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul de la manière suivante : un sauvage portait une croix de six ou sept pieds, très bien faite, pour mettre à la tête du défunt ; Luc Jollet, en surplus, portait le bâton de la croix noir, surmonté d'un crucifix du temps des vénérables Pères Jésuites Lefranc et Dujaunais, qui est un chef-d'œuvre de sculpture, admiré comme tel par les Américains, accompagné de deux jeunes céroféraires de chaque côté avec le cierge à la main ; le thuriféraire indien avec l'encensoir à la main, accompagné de deux jeunes acolythes sauvages, portant l'un le bénitier et l'autre la navette ; le ci-devant et vénérable servant de messe et chantre du défunt vénérable et res-

pectable P. Dujaunais ; M. Bourassa (1) venait ensuite et chantait en chœur avec le prêtre devant le corps, qui était porté par huit sauvages ; quatre autres tenaient les coins du drap mortuaire ; les hommes, les femmes et les enfants suivaient derrière, un à un, de chaque côté, dans le meilleur ordre du monde, le tout sans la moindre confusion. J'oubliais de vous dire que je prononçais l'oraison funèbre dans la chapelle et que je fus obligé de recommencer deux fois, et finalement de l'abandonner, vu les sanglots touchants de mon interprète, M^{me} Laframboise, ce qui fit le meilleur effet du monde.

« Cet excellent sauvage, un des plus beaux hommes de l'Arbre-Croche, fut extrêmement regretté ; je vous avoue franchement que j'avais peur de recevoir un coup de fusil des mauvais sujets qui n'étaient pas de la prière et qui avaient fait courir le bruit par tout l'Arbre-Croche que, dans le moment que je versai l'eau sur sa tête, il mourut, ce qui est tout le contraire : après le baptême, il se sentit beaucoup mieux, assista à la messe, sortit avec les autres comme si il n'était point malade, mangea une tourte de bon appétit, se mit peu de temps après au lit, fit des reproches à ses parents de ce qu'ils n'étaient pas même entrés par curiosité voir la cérémonie. C'était un homme qui avait la foi d'Abraham ; il disait : je me battrais, je m'en veux de ce que je n'apprends pas plus vite. Apprenant qu'un de ses frères, dans une maladie, refusa d'être ondoyé, il déserta le pays pendant six mois à cause de la peine et la douleur qu'il en ressentit. *Requiescat in pace !*

Un canot sauvage, que nous avons rencontré venant de Mackinac, nous dit que c'est nous qui étions la cause de sa mort. Un autre sauvage dit aussi que M^{me} Laframboise avait défendu de lui donner aucun remède. Calomnie ! calomnie ! que croient les antichrétiens sauvages de l'Arbre-Croche. Quant à ceux qui sont de la prière, ils sont plus fermes que jamais. La mort de ce bon et saint sauvage a été la joie spirituelle de la mission...

« Apacossigan est ravi de joie d'avoir vécu assez longtemps pour voir un si bel enterrement ; après la mort du saint homme, il a gagné un jeune sauvage, qui est venu à confesse. Apacossigan est un vrai pilier de l'Eglise naissante de l'Arbre-Croche. C'est un très bel homme grand guerrier, et qui est craint et respecté ; je ne doute nullement qu'il en gagnera beaucoup. Il porte maintenant sa médaille de Jésus bénissant les petits enfants. Il a eu la visite, pendant que j'étais là, des premiers chefs de l'Arbre-Croche qu'il m'a présentés ; il les emmena ensuite dans son désert et leur lut ce qu'il appelle sa consolation, votre dernière lettre, qu'il appelle sa consolation ; tâchez de lui envoyer de temps en temps de pareille consolation, frappée au bon coin.

« L'événement intéressant de la plus belle cavalcade religieuse, qui ait paru à l'Arbre-Croche doit prendre place aussi dans ma lettre.

« Nous partîmes dix chevaux pour aller, à quinze milles de là, visiter l'ancienne et vénérable mission arrosée des sueurs des

(1) C'est l'aïeul du grand orateur, dont Mgr Touchet parle dans son *Journal d'un congressiste* (p. 60) : « Le tribun puissant, le Canadien « canadisant »... le nationaliste, le rédacteur en chef du *Devoir*, celui... que beaucoup tiennent pour l'homme de demain, M. BOURASSA. »

Révérands Pères : mon but était de rétablir l'ancien calvaire du P. Dujaunais. Nous retrouvons, par terre, la croix de cèdre toute brisée ; je fis couper tous les bois à une bonne distance : en peu d'heures, nous plantâmes dans l'ancien trou une croix d'une quinzaine de pieds, j'y gravai mon nom, dessus le quantième qui était le 8 septembre et l'année, en chantant le *Vexilla regis* en sauvage et en français : « Vive Jésus, vive sa croix ! » Nous fûmes de retour le soir. De ma vie, je n'ai fait une cavalcade si agréable, quoique secoué de la belle manière sur ces petits chevaux. Nous avons monté, en passant, bénir en forme la croix avec le rituel, surplis, etc., et chanter derechef : « Vive Jésus ! » On voit cette belle croix d'une bonne distance.

« V. B. »

Certes, les deux frères avaient eu une vie bien mouvementée, toute consacrée au salut des âmes. La jeune Eglise des Etats-Unis leur doit beaucoup. A leurs noms obscurs, il nous tarde d'unir celui plus célèbre du troisième archevêque de Baltimore, un de leurs compatriotes, Mgr Ambroise Maréchal, d'Ingré.

6^e Mgr MARÉCHAL, d'Ingré

De tous les prêtres orléanais, que la persécution révolutionnaire força d'émigrer dans l'Amérique du Nord, Mgr Maréchal est certainement le plus en vue : c'est une figure historique que révère encore la jeune Eglise des Etats-Unis.

Nous avions demandé à l'un de ses petits neveux, à la plume exercée, de se charger d'esquisser, dans les *Annales*, ce portrait de famille : nous n'avons pas réussi. Aussi, on nous excusera s'il n'est pas aussi fidèle, aussi ressemblant et aussi vivant de traditions familiales que nous l'avions désiré.

Parvum parva decent !

Ambroise MARÉCHAL naquit à Ingré, près d'Orléans, le 5 novembre 1768 : il était le fils d'Ambroise Maréchal, marchand d'étoffes, et de Jeanne Grimault. Ses parents, rêvant pour lui la carrière d'avocat, le placèrent au Collège d'Orléans, où il fit, brillamment, ses humanités. Celles-ci terminées — il n'avait pas seize ans — se sentant appelé à l'état ecclésiastique, à la fin de l'année 1784 il obtenait, à grand-peine, des siens déçus dans leurs espérances, d'entrer au Séminaire d'Orléans, dirigé par les Sulpiciens. Il en sortait cependant bientôt par déférence pour ses parents, qui ne pouvaient se résigner à voir leur fils quitter le monde, pour s'orienter vers le sanctuaire ; et pour les satisfaire, il s'appliqua, pendant quelque temps, à suivre, en l'Université d'Orléans, l'étude du droit. Lorsqu'il jugea ses proches convaincus de la sincérité de sa vocation, il entra au séminaire où il commença son cours de théologie qu'il ne devait achever qu'au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris.

En effet, après avoir été tonsuré (1787), et être devenu clerc minoré (1789), à Orléans, en 1790, il entra au séminaire de Saint-Sulpice avec l'intention de se faire membre de la Compagnie de Saint-Sulpice. Ce fut donc dans la capitale qu'il fut ordonné sous-diacre et diacre.

La Révolution ayant fermé le Séminaire, la Compagnie dut se dissoudre et se disperser. M. Emery, supérieur général, le désigna, avec deux de ses confrères, MM. Richard et Ciquart, pour se rendre au séminaire de Baltimore récemment fondé. Mais auparavant, il jugea prudent de le faire ordonner prêtre secrètement, à cause de la Terreur. Le lendemain, le nouveau prêtre, sans avoir la consolation de dire, en terre de France, sa première messe, quittait Paris en fugitif pour atteindre Honfleur, d'où, avec ses confrères, auxquels s'était adjoint M. Matignon, il s'embarquait pour l'Amérique du Nord.

Après une traversée de trente-quatre jours, les émigrés arrivaient à Baltimore le 24 juin 1792. M. Maréchal y retrouvait deux compatriotes, MM. Chicoineau et Th. Badin, qui depuis le 24 mars logeaient au séminaire, le premier comme directeur, le second comme élève. Le lendemain, dans l'humble chapelle du séminaire, l'abbé Maréchal disait sa première messe, à laquelle il s'était préparé pendant sa longue traversée.

Tandis que ses compagnons de voyage se rendaient au poste de missionnaire que leur avait assigné Mgr Carrol, évêque de Baltimore M. Maréchal, qui ne pouvait remplir qu'un ministère restreint jusqu'à ce qu'il fut familiarisé avec la langue anglaise, fut envoyé à *Sainte Marie*, dans la partie basse du Maryland, puis à la ferme *Bohemia* qu'il avait à gérer, tout en exerçant, près d'un prêtre américain, le ministère pastoral dans le pays environnant ; enfin à Philadelphie où il acheva de se former à l'usage de la langue parlée en ce pays tout anglo-saxon.

Il fut alors rappelé au séminaire de Baltimore, où il eut à enseigner la théologie ; il y retrouvait encore M. Chicoineau, son ancien maître d'Orléans ; et il compta, parmi ses élèves, M. Théodore Badin, d'Orléans, le futur missionnaire du Kentucky.

La Terreur avait forcé M. Emery à expatrier les membres de la Compagnie, le Concordat l'invita à rappeler les plus jeunes, pour, sur la demande des évêques, réorganiser les séminaires, que, avant la tourmente, la Société dirigeait. Au grand regret de Mgr Carroll, MM. Garnier et Maréchal furent de ce nombre. Ils s'embarquèrent au mois de juillet 1803.

A peine arrivé en France, M. Maréchal avait-il mis pied à terre, que M. Emery l'envoyait au Séminaire de Saint-Flour pour y enseigner la théologie ; puis, quelques mois après (octobre 1804), à celui d'Aix, où, par suite de la maladie du supérieur, il fut chargé, tout à la fois, des fonctions de supérieur, de professeur et d'économe.

Après deux ou trois ans de séjour à Aix, M. Maréchal reçut ordre de se rendre au Séminaire de Lyon. Ce fut là que, tout en professant la théologie, il composa « sur la dévotion au Sacré-Cœur une dissertation théologique propre à rectifier les idées fausses ou inexactes de quelques fidèles sur cette matière » (1).

Nous nous demandions s'il n'avait pas profité de son séjour en France pour revoir sa famille, quand ce passage de sa biographie manuscrite coupa court à nos recherches :

(1) Cet opuscule n'a point été imprimé ; mais l'*Ami de la Religion* en a publié, dans le temps, une analyse, sans toutefois nommer l'auteur.

« M. Maréchal n'avait plus sa mère ; mais il lui restait un vieux père et une sœur, qui avait épousé un commerçant d'Orléans, appelé M. Mesuré (1). Chaque année, à l'époque des vacances, cette famille faisait de vives instances pour l'attirer à Orléans. Sa correspondance nous le montre souvent repoussant doucement ces prières et s'efforçant de colorer son refus de manière à le rendre moins pénible. En revanche, il faisait, par des lettres fréquentes, tout son possible pour dédommager les siens du sacrifice qu'il croyait devoir leur imposer et de faire à ces âmes, qu'il chérissait, tout le bien qu'il aurait pu leur faire en conversant avec elles. Ce sont des causeries pleines de simplicité et d'abandon, auxquelles il mêla tantôt des réflexions pieuses et d'adroites invitations à l'accomplissement des devoirs religieux, tantôt de bons conseils pour conserver la paix dans la famille, ou pour diriger l'éducation des enfants » (2).

Peu s'en fallut que l'oncle d'Amérique et ses neveux d'Europe ne se vissent jamais. Dix ans plus tard, la Providence devait combler leurs vœux, en les réunissant, à Orléans.

Le Séminaire de Lyon ne devait être, dans la carrière professorale de M. Maréchal, qu'une station, et la dernière en France. Vers la fin de l'année 1811, un décret impérial ayant exclu la Compagnie de Saint-Sulpice du gouvernement des Séminaires, les directeurs du Séminaire de Lyon durent se disperser. M. Maréchal se rendit à Paris : le nouveau supérieur général, M. Duclaux, qui venait de succéder à M. Emery, l'autorisa à retourner à Baltimore, où, toujours regretté, il était désiré.

M. Maréchal gagna La Rochelle, où il devait s'embarquer. A peine arrivé, il recevait une lettre dans laquelle Mgr de Bausset (3), évêque de Vannes, qui l'avait connu au Séminaire d'Aix, le nommait chanoine titulaire de sa cathédrale ; il refusa cette nomination qui l'eût détourné de sa vocation sulpicienne. Après une longue traversée, il atteignait, en juillet 1812, New-York, d'où il parvenait à Baltimore, à la grande satisfaction de Mgr Carroll, qui l'avait en haute estime, et reprenait, au Séminaire, ses fonctions de professeur de théologie, auxquelles on avait annexé la charge administrative de procureur. Mais à ce fardeau si lourd allait succéder un autre, bien plus redoutable, celui de l'épiscopat.

Si, en fidèle disciple de M. Olier, M. Maréchal avait réussi à se dérober à l'épiscopat, lors de la vacance des sièges de New-York (1814) et de Philadelphie (1816), il ne put éviter le siège de Baltimore. Cette fois — c'était en 1817 — Rome ne proposa pas, Rome imposa : par bulles datées du 4 juillet, le Pape Pie VII le nommait coadjuteur de Baltimore, si l'archevêque Mgr Neale, qui, à défaut de Mgr de Chéverus, l'avait désigné à la Propagande, pour son successeur, était vivant, et archevêque, s'il n'était plus de ce monde. C'est ce qui arriva : les bulles n'arrivèrent en Amérique que le 10 novembre et l'archevêque était mort depuis le 15 juin.

(1) C'était M. Antoine Mesuré, ancien condisciple de M. Maréchal, qui était établi rue des Carmes.

(2) Les plus connus furent M. Félix Mesuré, dont M. l'abbé Ernest Mesuré est le fils, et M. Fortunat Mesuré, auteur romantique, dont la veuve vit encore, retirée dans le faubourg Saint-Vincent.

(3) Neveu du cardinal de Bausset.

Mgr Ambroise Maréchal en gémit, mais il se soumit. Le 20 novembre, il écrivait à l'un de ses amis de France : « Les bulles m'ont été remises et mon sort est décidé pour le temps et pour l'éternité !... O mon cher ami, priez bien Dieu pour moi ; vous devez sentir vous-même le besoin extrême, où je suis, de ses lumières et de ses grâces. »

Il fut sacré, le 14 décembre 1817, dans sa cathédrale, par Mgr de Chéverus, évêque de Boston, assisté par Mgr Connelly, évêque de New-York, et par M. de Barth, administrateur apostolique de Philadelphie.

Quand Mgr Maréchal fut intronisé, Baltimore ne comptait que 10 000 habitants (1). Sièges d'un archevêché depuis 1808, il avait alors pour suffragants Boston, New-York et Philadelphie.

La ville de Baltimore était de création récente : elle avait été fondée, en 1729, par lord Baltimore (2), fils de lord Calvert, à qui le roi d'Angleterre avait octroyé le Maryland. Lord Calvert, comte de Baltimore, était un Irlandais : pour coloniser les terres concédées, il avait emmené avec lui 200 de ses compatriotes, tous catholiques.

Ce choix d'un prêtre français, demandé par un évêque américain, pour être son successeur, se justifiait par la haute valeur intellectuelle, et les vertus sacerdotales de notre compatriote. Le clergé anglo-saxon de l'archidiocèse de Baltimore approuvait, s'il ne l'avait pas discrètement provoqué, ce choix de son vieil archevêque, qui se sentait mourir.

Un historien local (3) écrivait alors :

« Tous ceux qui ont été les élèves de M. Maréchal, parlent de ses leçons avec une admiration voisine de l'enthousiasme. La théologie n'était pas dans sa bouche une science ardue, obscure, embarrassée. Il la rendait attrayante et facile par la beauté de sa méthode, par la sagesse ingénieuse de ses réflexions et par les sentiments pieux qui débordaient de son cœur. Il était comme le miroir de tout ce qu'il y a de plus sublime dans la divinité, de plus aimable et de plus séduisant dans la vertu.

« Avec des talents d'un ordre supérieur et des connaissances de la plus vaste étendue, M. Maréchal possédait ces qualités aimables et engageantes qui font le charme de la société. Toujours prêt pour la discussion des questions qui se posaient devant lui, jamais il ne les abandonna sans les avoir couvertes de clarté aux yeux de ses auditeurs. Il n'était pas seulement savant dans les sciences ecclésiastiques. Son esprit avait encore été nourri des plus fortes études en philosophie, en histoire, en littérature générale. Il était surtout profondément instruit de tout ce qui touche aux diverses branches des mathématiques ; et il en a laissé de précieux manuscrits. Avec toutes ces grandes qualités, quelle modestie et quelle simplicité ! Son caractère se prêtait à toute espèce de relations. Dans la compagnie de ses amis, les plus riches trésors coulaient abondamment de son admirable mémoire ; et la cordialité de sa conversation ne leur donnait jamais aucune occasion de sentir leur infériorité. Il se distinguait toujours par la même aisance, la même dignité, la même contenance vraiment épiscopale. »

(1) Baltimore en possède maintenant 500,000.

(2) Il participa à la guerre de l'indépendance.

(3) A. JENKINS.

L'épiscopat de Mgr Maréchal fut un épiscopat de lutte. Pendant six ans, cette lutte fut de tous les instants; elle ne fut intermittente que dans les cinq dernières années de sa courte carrière pastorale.

Et cependant Mgr Maréchal était de caractère un pacifique. Dans son portrait, sur toile (1), sa physionomie, ouverte et souriante, reflète la douceur et s'accorde admirablement avec les passages d'une lettre qu'un de ses prêtres écrivait à son neveu d'Orléans, au lendemain de sa mort (2): « Longtemps on se rappellera sa douceur inaltérable, sa politesse charmante et cette candeur qui brillait dans toute sa physionomie. »

Mais le devoir de sa charge mettait des bornes à sa bonté; quand celle-ci ne désarmait pas les adversaires de son autorité, il savait se montrer et être très ferme. Aussi, quand on le suit dans son administration, il semblerait qu'il eût adopté cette devise: *Suaviter et fortiter*.

Or, ce n'étaient pas les protestants, mais des catholiques, qui entravaient son action; il avait à combattre les *trustees*, administrateurs laïcs des paroisses, lesquels, sous l'impulsion de moines vagabonds et intrigants, irlandais pour la plupart, tenaient tête, depuis bien des années, aux archevêques de Baltimore, en s'immisçant dans les affaires spirituelles, au point de ne pas reconnaître les curés qu'ils nommaient et de les expulser de leur presbytère, en s'appuyant au besoin sur le pouvoir civil. C'était donc, partout où ces commissaires laïques contrecarraient l'autorité épiscopale, le schisme en perspective et à brève échéance.

Comme on le voit, ces *trustees* réfractaires étaient les prototypes de ces « associations cultuelles », dont Sa Sainteté Pie X préserva l'Eglise de France.

Tout de suite, Mgr Maréchal, pour combattre ces agissements sacrilèges, suivit une tactique, faite de loyalisme et de stricte orthodoxie, qu'il se proposait de soumettre à Rome, dès qu'il pourrait accomplir son voyage *ad limina*. Mais un si long et si périlleux voyage d'Amérique en Europe se préparait longtemps à l'avance; et on ne l'entreprenait que comme s'il était sans retour.

Tout d'abord, pour conférer, avec la Propagande, à bon escient, il accomplit une longue tournée pastorale pour se renseigner par lui-même sur l'état des esprits qui lui faisaient opposition; puis, il sollicita les conseils des évêques, ses suffragants, et même des évêques du Canada menacés par les *trustees*.

Ainsi, en juillet 1820, recevant la visite de Mgr Plessis, archevêque de Québec, qui revenait de Rome, chargé de s'enquérir des difficultés, suscitées en Amérique, par des prêtres schismatiques, il le renseigna amplement sur ce point, et l'engagea même à appuyer, près de la Propagande, ses justes réclamations sur la nomination des nouveaux évêques des Etats-Unis; Mgr Maréchal

(1) L'original se trouve dans le palais épiscopal de Baltimore: son petit neveu M. l'abbé Mesuré en possède une bonne copie, et le Bulletin des Anciens de Saint-Sulpice en donne la photogravure.

(2) Lettre de M. Bruté, professeur au collège Sainte-Marie d'Emmitsburg, le 22 février 1828.

regrettait « qu'on ne consultât pas les anciens évêques déjà au fait de l'esprit et des institutions du pays (1) ».

Au milieu des préoccupations que sa prochaine et longue absence provoquait, Mgr Maréchal apprenait, avec peine, la mort de Mère Seton, fondatrice des Sœurs de charité d'Amérique (14 janvier 1821). Elle était sa diocésaine, résidant en la maison Mère sise, près d'Emmitsburg (2), au bas du Mont-Sainte-Marie, et dite alors des Sœurs de Saint-Joseph.

Mystique comme sainte Thérèse ; active comme sainte Chantal, elle avait besoin d'un guide spirituel. Elle le trouva dans les archevêques de Baltimore. Aussi avait-elle continué à Mgr Maréchal la confiance qu'elle avait eue en Mgr Carroll, recherchant de vive voix, sollicitant par lettres ses conseils pour se sanctifier et pour gouverner la communauté naissante.

Le 18 décembre 1818, il répondait à ses lettres par le billet suivant (3) :

« Depuis ma consécration, ma chère Mère, j'ai reçu plusieurs centaines de lettres ; il n'en est peut-être pas une seule qui m'ait procuré autant de consolation que les vôtres. Certainement, mon troupeau est obligé de prier pour moi, et pourtant qui accomplit ce grand devoir de la piété filiale ! Croiriez-vous que beaucoup de mes diocésains, pour la fête de saint Ambroise, le 7 décembre, ont bu à ma santé ! Dieu bénisse ces bonnes gens ! Ils l'ont fait, j'en suis sûr, par politesse, et je ne suis pas si rigide que de les condamner absolument. Mais vous, sœurs de la charité, combien n'êtes-vous pas plus éclairées ! Continuez, ma chère Mère, à élever vos mains vers le ciel, afin que le souverain Pasteur de l'Eglise daigne m'accorder la lumière, la force et la consolation dont j'ai tant besoin dans l'exercice d'une charge aussi redoutable. Ne vous contentez pas de remplir cet office de charité pendant que vous êtes en ce monde, mais continuez-le lorsque votre corps sera dans le cercueil et votre âme dans les cieux (4). »

Quelques mois après, Mgr Maréchal eut la consolation de consacrer, le 31 mai 1821, la nouvelle cathédrale de Baltimore, que Mgr Carroll avait commencée. Pour procurer à celle-ci les objets les plus nécessaires au culte, il donna les 10.000 francs, qui lui provenaient de son patrimoine (5) ; il devait aussi l'orner de plusieurs tableaux de grand prix, que les visiteurs y admirent encore aujourd'hui (6).

Le 9 octobre 1821, il annonce à Mgr Plessis, qu'il va partir pour remédier aux maux, encore réparables, qui désolent les Eglises des

(1) *Journal d'un voyage en Europe*, par Mgr PLESSIS.

(2) Paroisse située dans la partie montagneuse du Maryland, et assez distante de Baltimore.

(3) *Vie de Madame Seton*, par le R. D^r WHITE, traduction de l'abbé Babad, p. 419.

(4) La Mère Seton était, à cette époque, dans un état de santé déplorable.

(5) D'après une note, il est très probable que ces beaux tableaux proviennent d'Orléans.

(6) Il avait cédé, en 1818, sa part de l'héritage paternel à son beau-frère, moyennant une somme de près de six mille francs. Ce fut alors que sa maison natale, dite le Château, avait été vendue.

Etats-Unis ; et il l'invite à écrire de nouveau aux prélats romains, qu'il connaît, afin que, sur sa recommandation, il soit bien accueilli et écouté (1)...

Le 15 octobre 1821, il faisait voile de New-York à Anvers, qu'il atteignait, après une heureuse traversée de 34 jours. De là, il se rendait à Paris, où il ne resta que plusieurs jours ; puis, tout droit à Rome, où il séjourna plus qu'il ne pensait, des premiers jours de janvier à la fin de juillet 1822. Il y reçut de la part des membres du Sacré-Collège et de Sa Sainteté Pie VII l'accueil le plus honorable et le plus fraternel pour sa personne et le plus consolant pour les affaires qu'il avait à traiter avec la Propagande, « dont la conduite avait été aveugle », comme il l'écrivait à l'archevêque de Montréal (9 octobre 1821), parce qu'elle était mal informée.

Pie VII le reçut avec bonté, et pour lui témoigner sa bienveillance, le nomma assistant au trône pontifical. Après lui avoir accordé plusieurs audiences, il lui manda qu'il désirait encore le voir avant son départ. Dans cette audience de congé, qui fut très touchante, à la pensée que, le quittant, le vieux pape et l'évêque d'au-delà de l'Atlantique ne se reverraient plus en ce monde, Sa Sainteté remit à Mgr Maréchal deux rouleaux, liés avec un ruban rouge : c'étaient deux belles gravures de la Sainte-Vierge, dont Elle lui faisait présent.

Comme les affaires, qui avaient amené à Rome l'archevêque de Baltimore, traînaient en longueur, et que le règlement pour le gouvernement de l'Eglise d'Amérique qu'il sollicitait, ne pouvait s'élaborer en un jour ; ce qui ne l'étonnait pas « *Lenti festinantes*, est le caractère des prélats de Rome », écrivait-il, en juin 1822, pour annoncer son retour.

En effet, le 22 juillet, il pouvait quitter Rome, pour revenir en France où il ne devait faire qu'un court séjour, tant il avait hâte de rentrer à Baltimore (2).

Cette fois, il s'arrêta à Orléans.

Mgr Maréchal descendit, pensons-nous, chez son beau-frère, qui demeurait rue des Carmes. La présence d'un Orléanais, archevêque d'Amérique, fut, pour ce quartier commerçant et religieux, tout un événement. Dès que ses habitants l'apercevaient, hommes, femmes et enfants s'agenouillaient sur le seuil de leur porte, pour solliciter et recevoir sa bénédiction.

Sans aucun doute, le prélat profita de son séjour pour visiter l'Evêque d'Orléans, Mgr de Varicourt ; il ne put que jeter un coup-d'œil sur le Grand-Séminaire, où, avant la Révolution, il avait débuté dans la cléricature ; cet immeuble, désaffecté, servait encore de caserne à la garde suisse.

Des affaires urgentes le rappelant en son diocèse, Mgr Maréchal, faisant passer le devoir d'archevêque avant les sentiments d'oncle, prenait congé des siens, en pleurant, car il pensait ne plus les revoir en ce monde, et promettant d'écrire souvent « à sa très chère

(1) Bulletin, n° 54, p. 363.

(2) *Journal d'un voyage en Europe*, par Mgr PLESSIS. — *Lettre de Mgr Maréchal*, citée dans l'appendice.

sœur et à son beau-frère. Il bénit « leurs aimables enfants », Félix et Fortunat (1), qu'il affectionnait singulièrement.

D'Orléans, Mgr Maréchal se rendait à Paris où il fut l'hôte de Saint-Sulpice : car, si sa mitre l'avait arraché au corps de cette Compagnie, il restait attaché à son âme. Ce fut pour lui une jouissance de loger, tout un mois, dans cette sainte maison, près du supérieur, M. Garnier, son ancien confrère à Baltimore, pour le consulter sur les affaires de son diocèse.

En même temps, il fut présenté au duc et à la duchesse d'Angoulême. Il put voir alors le petit duc de Bordeaux et sa sœur, auxquels, à la prière de leurs gouvernantes, il donna sa bénédiction « de toute l'effusion de son cœur ». En caressant le jeune prince, il réfléchissait sur sa haute destinée, et il se retira pénétré de la pensée que Dieu avait sur lui des desseins tout providentiels (2). Ces desseins tout providentiels devaient être tout autres que prévoyait l'archevêque. La haute destinée du comte de Chambord aboutit à n'être, pendant un demi-siècle, que le prétendant à un trône occupé, puis, toujours vacant ; à porter un titre royal, sans couronne, sous le nom de Henri V ; et à n'être, devant l'histoire, que le dernier descendant des Bourbons de la branche aînée.

Quand, quelques jours après, il disait adieu, pour toujours à sa patrie, il était lui, rassuré sur le sort de la France monarchique : nul ne prévoyait encore la Révolution de 1830.

Ses affaires étant terminées au commencement d'octobre, il s'embarquait au Havre, d'où, après une longue traversée de cinquante-deux jours, il arrivait, sur la fin de novembre, à Baltimore.

Accueilli avec joie par ses ouailles, l'archevêque se rendit à sa Cathédrale, où il ne put retenir ses larmes, en entendant les voûtes de ce vaste édifice retentir du chant du *Te Deum*, en actions de grâces de son heureux retour.

Les cinq dernières années de son épiscopat n'offrent rien d'extraordinaire ; il continue à ramener les *trustees* au sentiment de leurs devoirs ; il reprend ses tournées pastorales, à travers son diocèse, qui n'avait pas moins de 100 lieues d'étendue. Dans ces longues pérégrinations, où les routes et les véhicules faisaient défaut, il voyageait le plus souvent à cheval. L'affectueux et respectueux accueil qu'il recevait des catholiques, dans les villes et les bourgs, le dédommageaient amplement de ses peines, de ses fatigues et des périls qu'un territoire montagneux et presque sauvage lui ménageait, avec sa faune d'animaux féroces. Un jour, il aperçut au travers de sa route un énorme serpent couché ; il descendit de sa monture pour le considérer de plus près ; et même, le croyant mort, avec sa canne il s'efforça de le soulever pour voir la couleur de son ventre écaillé. Ce geste réveilla le monstre, qui, digérant, n'était qu'assoupi. En le voyant redresser sa tête, l'archevêque n'eut que le temps de remonter à cheval, et de se mettre au galop ; car l'animal le poursuivit, pendant deux lieues, sifflant et faisant des bonds énormes, ondulatoires, pour atteindre l'imprudent voyageur.

(1) Lettre du 5 septembre 1822. Le premier succéda à son père, Mesuré-Maréchal ; le second fut homme de lettres.

(2) Lettre à M. Félix Mesuré, son neveu, en date du 23 septembre 1822

Tout entier à gouverner son Eglise, Mgr Maréchal n'oubliait pas sa famille à qui il écrivait des lettres pleines de simplicité, d'abandon et d'affection. « Quelquefois, c'était une épître de la latinité la plus pure à une de ses nièces (1), qui avait appris le latin. D'autres fois, ce sont de sages conseils à l'ainé de ses neveux (2), qui, après la mort de son père, était devenu comme le chef de la famille et continuait le commerce de son père. D'autres fois, c'était à sa sœur qu'il écrivait pour lui parler de la famille et des soins qu'elle avait à donner à l'éducation de ses plus jeunes enfants (3).

En 1826, après avoir présidé, dans sa Cathédrale, les exercices du Jubilé de 1825, Mgr Maréchal crut devoir entreprendre un long voyage au Canada, dans l'intérêt de la Religion. Cette absence ne dura que juste le temps nécessaire au trajet et aux affaires qu'il avait à traiter. Les auteurs qui nous signalent ce déplacement extraordinaire, n'en disent pas davantage. Nous présumons qu'il se rendit d'abord à Québec, où il consulta l'archevêque, Mgr Panet, qu'il avait connu coadjuteur de Mgr Plessis ; puis, à Montréal, où il retrouvait d'anciens confrères suipiciens et la tombe de M. Chicoisneau, son ancien professeur de philosophie, à Orléans.

Un de ces auteurs ajoute que ce fut dans ce lointain voyage, qu'il « contracta les germes de la maladie dont il mourut ». Nous regrettons que tous ces historiens n'aient pas été ici, plus explicites sur la crise que subit, alors, une santé, qui ne laissait rien à désirer.

A peine revenu du Canada, dont la température, aux approches de l'hiver, rude et âpre, éprouve les constitutions les plus robustes, il fit une visite pastorale. Sur la fin de 1826, au sortir d'une confirmation faite à Emmitsburg, saisi par le froid, il contractait un fort rhume, qu'il négligea. Au printemps suivant, sur le conseil des médecins, il allait prendre quelque repos dans une maison de campagne, que M. Carroll de Carrolton avait mise à sa disposition. Un instant, il se crut mieux ; mais la bronchite chronique, dont il était affecté, dégénérait en asthme, puis, en hydropisie de poitrine. Dès lors, se sentant mortellement atteint, il se prépara à mourir. Le 12 décembre, il recevait les derniers sacrements, et, dans la nuit du 29 janvier 1828, il expirait entre onze heures et minuit.

Le corps du troisième archevêque de Baltimore fut exposé, pendant trois jours, dans l'église Saint-Pierre, et ses obsèques célébrées par l'Evêque de Philadelphie, de Saint-Sulpice. Son corps fut déposé, dans la Cathédrale, à côté de celui de Mgr Carroll.

Mgr Maréchal n'avait que 60 ans.

Si l'Eglise de Baltimore le regarde comme « son second fondateur », si la Compagnie de Saint-Sulpice le revendique comme l'un des siens, l'Eglise d'Orléans, qui fut son berceau clérical, a bien

(1) FILPIN, Vie MS. ; — ANTOINE. — *Histoire de Saint-Sulpice aux Etats-Unis* p. 369.

(2) MOREAU. — *Les Prêtres français émigrés aux Etats-Unis*, p. 168

(3) *Notice ms.*, par M. FILPIN.

le droit de le considérer comme l'un de ses plus illustres enfants, qui, en Amérique, lui ont fait honneur (1).

7° MM. Jean RAIMBAULT et Vincent FOURNIER

Si nous réunissons, dans une notice commune, ces deux Orléanais émigrés au Canada, c'est que, sans être frères de sang, ils le furent de cœur et de destinée.

Nés à la vie de la grâce en la même église, formés à la vie cléricale par les mêmes maîtres, émigrés, au delà des mers sous le même ciel, associés à la même vie apostolique, sur le même sol hospitalier et si près l'un de l'autre, qu'il leur semblait être de la même famille. Et maintenant, *Jean RAIMBAULT* et *Vincent FOURNIER* reposent, pour ainsi dire, côte à côte, attendant la résurrection glorieuse des élus, qui a été, en ce monde, le but de leur fraternelle mission.

Tous deux naquirent sur la paroisse priorale de Saint-Victor : Jean Raimbault en 1770, et Vincent Fournier en 1771. Les parents du premier étaient Etienne Raimbault, militaire, et Françoise Doucet ; ceux du second, Laurent Fournier, amidonnier, rue des Trois-Poëlons, et Marie-Anne Péguy. Le curé de Saint-Victor — il devait en être le dernier (2) — était Michel Douville.

Il ne semble pas qu'ils aient fait leurs humanités dans le même établissement. J. Raimbault fit les siennes au Petit Séminaire de Meung, et fort vaillamment, à en juger par le choix qu'on en fit plus tard pour l'enseignement. V. Fournier a dû les faire au collège d'Orléans. Mais ils se rencontrèrent au Grand Séminaire pour leurs études théologiques, que la Révolution interrompit brusquement, parce qu'ils ne voulurent pas les continuer avec des professeurs assermentés. Ni l'un ni l'autre n'étaient alors engagés dans les Ordres majeurs ; tout au plus étaient-ils clercs minorés (3).

Mais ils étaient bien décidés à suivre leur vocation, dussent-ils s'expatrier, si la situation de l'Eglise, en France, empirait. C'est ce qui devait arriver.

Quand et comment ils émigrèrent ? Nous l'ignorons ; mais ce ne fut pas de concert.

Raimbault partit le premier, en pleine Terreur, et dut, par voie anglaise, aborder, au Canada, fin 1793, ou commencement de 1794. Débarqué à Québec, il fut fort bien accueilli par l'évêque, Mgr Hu-

(1) M. l'abbé Magnien, prêtre du diocèse d'Orléans, qui fut supérieur du Séminaire sulpicien de Baltimore, disait à M. l'abbé Mesuré, petit-neveu de Mgr Maréchal, que son grand-oncle « avait laissé, entre autres, la réputation d'un très habile administrateur » ; il ajoutait qu'il avait connu un marchand de glaces de Baltimore, qui avait reçu, au baptême, les prénoms d'*Ambroise Maréchal*.

(2) Inscrimé, il fut incarcéré aux Minimes, et mourut en 1795, rue des Pensées, n° 20.

(3) D'après le registre des ordinations, Jean Raimbault aurait, en 1789, reçu la tonsure.

bert, et par un de ses grands vicaires, qui n'était autre qu'un compatriote, M. l'abbé Philippe Desjardins, ancien doyen de Meung-sur-Loire et ancien vicaire général de Mgr de Jarente. Pour achever son cours de théologie, il fut probablement envoyé au Séminaire de Montréal, dirigé par les Sulpiciens.

D'après une de ses lettres, en date de 1817, V. Fournier, après avoir quitté le Séminaire, ne s'éloigna pas d'Orléans ; il fut l'hôte de la famille de Loynes de Morett, qui habitait, dans la rue Sainte-Anne, la *maison des Oves* ; il était l'ami du fils unique, et il retrouvait dans cet asile son directeur spirituel du Séminaire, le sulpicien Desparrins ; il s'y rencontrait avec une Visitandine, expulsée de son monastère, Mère Gasquet ; il y resta au moins jusqu'en 1793. Il en était parti, quand son frère, Jacques Fournier, bien connu par lui de la famille de Loynes, y apporta les reliques de saint Aignan, que le tisseur Vincent Pouteau, par dévotion, et au péril de sa vie, avaient, dans la nuit du 25 novembre 1793, soustraites de l'église Saint-Euverte, afin de les soustraire à toute profanation et même à toute destruction.

Passa-t-il en Angleterre ou gagna-t-il de suite l'Allemagne ? Nous ne savons : toujours est-il que c'est dans ce dernier pays qu'il dit, dans une lettre, avoir été. Il semble même avoir fait, en Allemagne, un assez long séjour, dangereux pour sa vocation, comme il l'avoue :

« Francfort, où j'aurais dû périr mille et mille fois, malgré ses charmes, ses plaisirs, ses fêtes, n'a jamais pu me faire oublier ni les exemples de vertus que vous m'aviez donnés, ni les airs tendres et pieux de mon vénéré père, l'abbé Desparrins.

« Tenez ! J'eus le malheur d'aller, un jour, à la Comédie. Eh bien, cette idée : « Si Madame, si M. Desparrins me savaient ici ! » empoisonnait mon plaisir et dès le lendemain, j'allais trouver mon bon Père Capucin. — Dans une autre circonstance.

« J'allai imprudemment à un souper de jeunes libertins, qui m'avaient invité ; à peine y avait-il une demi-heure que j'y étais, que le remords s'empara de mon âme, je m'échappai adroitement et m'enfuis. »

Enfin, s'embarquant, dans quelque port hanséatique, sur un navire qui cinglait, vers l'Amérique du Nord, il débarquait à Québec, le 24 octobre 1796. De suite, il se mettait à la disposition de l'évêque, Mgr Hubert, qui l'envoyait au séminaire Sulpicien de Montréal, pour y achever ses études théologiques et se préparer à recevoir les ordres majeurs : car il n'était que clerc minoré.

Là, il retrouvait presque la France et presque Orléans, en foulant le sol de la Nouvelle France et en rencontrant, parmi ses professeurs, un Orléanais, qu'il avait eu à Orléans, M. Chicoisneau.

Il ne devait pas tarder à se rapprocher de son ami d'enfance, l'abbé Rimbault, prêtre depuis 1795, et alors professeur au Séminaire de Québec.

Ce fut le même évêque qui devait faire prêtres nos deux Orléanais, Mgr Denaut, coadjuteur de Mgr Hubert : le 26 juillet 1795, à Lon-

gueil (1), l'abbé Rimbault; et le 23 septembre 1797, à Québec, l'abbé Fournier. Mais, avant d'être tout près l'un de l'autre, dix ans devaient s'écouler, le premier résidant près de Québec; le second, près de Montréal.

Au lendemain de son ordination, l'abbé Rimbault, dont le savoir égalait la piété, avait été nommé professeur du Séminaire et chapelain des Ursulines de Québec. Mais quand en 1797, Mgr Hubert, « l'évêque-missionnaire », épuisé de fatigues, eut résigné, le 1^{er} septembre 1797, son siège en faveur de son digne coadjuteur, il lui demanda et obtint, pour se reposer, la cure de *Château-Richer* (2); il s'y rendit le 20 septembre, avec M. Rimbault, qui devait lui servir de vicaire. Mais, il avait trop présumé de ses forces, car à peine y eut-il passé 15 jours, que le pauvre évêque, se sentant plus mal, se fit transporter à Québec dans l'hôpital général, où il mourut le 17 octobre suivant, n'ayant que 58 ans.

L'abbé Rimbault était resté à Château-Richer, pour desservir cette importante paroisse, jusqu'à ce qu'elle reçut un nouveau titulaire. Alors Mgr Denaut lui confia successivement les paroisses de l'*Ange-Gardien*, de Montmorency (1797) (3); de la *Pointe-aux-Trembles*, en l'île de Montréal (1805). Ce fut dans ce poste, qu'il s'était singulièrement rapproché de l'abbé Fournier.

En effet, depuis 1797, l'abbé Fournier était curé de *Longue-Pointe* (4), paroisse sise sur le Saint-Laurent, à 15 kilomètres de Montréal, en amont, et à 10 kilomètres seulement de la Pointe-aux-Trembles.

Ce voisinage des deux compatriotes fut de courte durée: car, en 1806, Mgr Plessis, successeur de Mgr Denaut, déplaçait l'abbé Rimbault, pour lui confier la cure de *Nicolet* située, bien que du district des Trois-Rivières, sur la rive droite du Saint-Laurent (1806).

Au point de vue éducateur, Mgr Plessis fut un Dupanloup canadien. Ayant fondé et doté le collège de Nicolet, qui fut, toute la vie, son objet de prédilection, il en confiait le supériorat à l'abbé Rimbault, mais il en garda la haute direction. Il en avait rédigé les premiers règlements, et par une correspondance régulière et des visites multipliées, il s'assurait par lui-même de leur observation, et encourageait les supérieurs, directeur et professeurs, dans leurs pénibles fonctions (5).

Il n'y avait pas cinq ans que l'abbé Rimbault exerçait son double ministère que Mgr Plessis lui donnait pour voisin son ami Fournier, qu'il avait nommé curé de la *Baie-du-Febvre*, paroisse limitrophe de Nicolet (1810) (6).

(1) Mgr Denaut, quoique coadjuteur, était resté curé de Longueuil, paroisse située sur la rive droite du Saint-Laurent, et vis-à-vis de Montréal.

(2) En aval de Québec, vis-à-vis de l'île d'Orléans.

(3) En amont de Château-Richer.

(4) *Longue-Pointe* est maintenant dans la banlieue de Montréal.

(5) *Evêques de Québec*, par Mgr H. TÊTU, p. 458.

(6) Nicolet, qui dépendait alors du district des *Trois-Rivières*, est maintenant, comme les *Trois-Rivières*, le siège d'un évêché.

L'abbé Fournier, tout d'abord s'effraya de cet avancement : « Hélas ! j'étais tout au plus à ma place à ma chère *Longue-Pointe* ; mais ici je suis déplacé et ne puis concevoir comment Sa Grandeur ait pu penser à moi, pour un poste aussi grand et aussi difficile. Aussi, l'ai-je supplié, la dernière fois qu'il m'honora de sa visite, de me renvoyer à ma première paroisse. Mais il était inexorable. Il faut donc obéir et espérer tout du secours d'en haut (1). »

Grâces à une lettre que l'abbé Fournier écrivait, en 1817, à sa bienfaitrice d'Orléans, nous pouvons nous faire une idée de la condition d'un curé canadien d'il y a un siècle.

« Je fais ici ce que veux », déclare-t-il, parce que ses paroissiens écoutent sa voix et lui obéissent. Mais les ouailles sont-elles bien tout ce que souhaitait le pasteur ? L'abbé Fournier laisse entrevoir que non. Après avoir constaté que les lois de l'Eglise étaient par eux strictement observées, il ajoute :

« Ils sont pieux, mais que de routine dans cette piété apparente !... Le canadien est bon, mais qu'il est léger ! Il aime sa religion, mais il l'observe sans la connaître assez. Le plus chrétien n'aura pas de vices ; mais il n'aura pas non plus de grandes vertus. Oh ! qu'il est rare, de trouver des âmes ferventes, des âmes qui aiment notre divin Maître : au reste, l'aimai-je moi même ? »

« Le culte s'exerce ici avec le plus grand éclat et en toute liberté. Nous portons tous la soutane jusque dans les voyages, et on serait scandalisé de nous voir porter l'habit court », comme aux Etats-Unis.

Après le troupeau, il parle du bercail, où, chaque jour, chaque dimanche, chaque fête, il le réunit.

« Mon église, belle, vaste, dans le goût moderne, est bâtie sur un coteau charmant et très élevé ; au pied est un fort, composé de marchands, d'ouvriers, etc., etc.

Son église est sous le vocable de saint Antoine : elle comprend, outre le sanctuaire, deux chapelles dédiées à la T. S. Vierge et à l'Ange Gardien. Pour l'embellir, il fait venir de France de « beaux tableaux ». Il en place deux de huit pieds de haut sur six de large, dans le chœur ; les deux autres sont mis dans les chapelles qu'il a ornées de sculptures.

Il est si satisfait qu'il souhaite à sa correspondante d'Orléans de venir voir son église, et qu'il s'écrie :

« N'en déplaise à M. Raimbault, qui cherche à me surpasser, mon église sera plus belle que la sienne par son architecture et par sa richesse !... J'ai des ornements magnifiques, qui m'ont été donnés par des dames vertueuses... Nos bonnes religieuses de Montréal m'ont donné aussi des palles brodées en or. J'ai des aubes qui répondent à la beauté des ornements. Bref mon église me délasse de mes travaux. »

« Du presbytère, qui est absolument isolé, ce qui est bien conforme au goût que j'ai pour la solitude, surtout depuis que j'ai quitté ma chère patrie, je domine sur toute la paroisse. » Au loin, il aperçoit le lac Saint-Pierre, que traverse le Saint-Laurent, aux eaux verdâtres ; à droite, la Baie du Febvre, qui a donné son nom

(1) Lettre en date de 1817.

à la paroisse ; et, à ses pieds, tout le val qui, composé de terrains d'alluvion, est d'une grande fertilité.

En même temps qu'il prodigue, du haut de la chaire, la parole divine « qui est avidement écoutée par le plus grand nombre », il travaille hardiment à créer des écoles pour l'instruction des enfants. Afin d'empêcher qu'une école gouvernementale ne s'établisse chez lui, il donne la chasse à un pédagogue « à la Lancaster » et libéral, en achetant le terrain que celui-ci venait louer ; et, aussitôt après, il acquérait un autre emplacement, sis entre l'église et le presbytère, superbe, comprenant un beau jardin et une maison grande et commode pour recevoir des pensionnaires, un magnifique hangar, et un écurie pour vache et cheval. Ce fut là qu'il ouvrit son école pour les garçons : il en confia la direction à un jeune écossais, excellent catholique, venant du haut Canada. « On y montre, écrit-il, l'anglais et le français par principe », la tenue des livres, etc., etc. Il donne au maître, par an, vingt-cinq louis et tout le produit qu'il retire des enfants, qui sont, en 1817, au nombre de trente. Il ne tardait pas à installer l'autre école pour les filles, sur un autre emplacement qui lui appartenait et qui n'était pas loin du presbytère. Ainsi, il n'avait pas à se déplacer pour surveiller maîtres et élèves.

Mgr Plessis, pour témoigner au zélé curé, tout son contentement, n'attendit pas l'ouverture de cette seconde école ; en mars 1817, Sa Grandeur, écrit-il « eut la bonté d'honorer mon école de sa visite » (1).

Le bon curé va jusqu'à entretenir sa correspondante de sa situation économique. Les revenus de son église « consistent d'abord dans la *rente des bancs* qui passe plus de 2.000 francs ; dans le casuel qui peut monter à 1.400 francs ; mais un autre revenu, qui est considérable, consiste dans la *quête de l'Enfant Jésus* », ainsi nommée parce qu'elle est faite, à la fin de janvier, par le curé et les marguilliers. Les denrées sont vendues et leur produit, s'ajoutant aux dons d'argents, est mis au coffre.

« La dépense de l'année dernière (1816) se montait à 6,650 francs ; elle doublera, cette année, par les embellissements que je fais faire à l'intérieur de l'église. »

Et il termine par ces édifiantes paroles. « Le soin que je prends à la demeure de mon Dieu, me fera peut-être obtenir la grâce d'habiter, à la fin de ma pénible carrière, dans une demeure éternelle, qui est l'objet continuel de mes soupirs et de mes vœux ».

Comme Nicolet et la Baie du Febvre étaient situés à mi-chemin de Montréal et de Québec, les deux amis recevaient la visite de l'évêque de Québec et des Sulpiciens de Montréal. C'est ce que l'abbé Fournier note, dans sa lettre, avec une réelle satisfaction : « Nos Messieurs, ces précieux amis, autrefois mes maîtres, viennent quelquefois passer les vacances à la *Baie*. »

« Monseigneur, lorsqu'il va à son séminaire de Nicolet, vient toujours, ou dîner ou coucher à la Baie. »

Entre eux, les relations étaient plus suivies. Dans ces entretiens

(1) *Lettre de l'abbé Fournier.*

intimes, on se passait *l'Ami de la Religion et du Roi*, que Mgr Plessis avait la bonté de leur faire tenir ; on échangeait les lettres reçues d'Orléans (1). Puis, la conversation était à l'avenant : on parlait de la France ; on parlait d'Orléans, c'était, pour des émigrés, le danger. Car, parler sans cesse de la mère patrie et surtout de la petite patrie absente, c'était réveiller le désir assoupi de revoir la France et de retourner à Orléans. En effet, les deux amis ne tardèrent pas à ressentir les atteintes de ce qu'on appelle le « mal du pays » : leurs proches se gardaient bien de le combattre.

L'abbé Fournier même, s'en était déjà ouvert à l'abbé Desparrins qui ne semble pas l'avoir encouragé à tenter de revenir au pays natal.

Ces velléités de retour n'avaient pas échappé à l'évêque de Québec, qui comprit qu'il n'était que temps d'y couper court. en leur rappelant qu'ils ne pouvaient quitter le Canada sans sa permission, et en leur insinuant que cette permission ne leur serait jamais donnée.

« La lettre, d'un côté de M. Desparrin, écrivait l'abbé Fournier ; de l'autre les oppositions de Sa Grandeur, ne me laissent aucune espérance, Mgr Plessis voyant que nous recevions des lettres de notre cher Orléans, non seulement m'a fait écrire par Raimbault, mais même m'a dit formellement chez moi que j'étais prêtre canadien, que, lui appartenants, il ne nous permettrait pas de partir.

« Dieu soit béni !

« Quand j'ai vu cela, j'ai acheté un superbe emplacement pour y créer mon école de garçons.

Il ajoutait : « Quand cette école sera bien fondée, j'en établirai une pour les filles, sur un autre emplacement qui m'appartient et qui n'est pas loin du presbytère. Comme vous voyez, ma famille se tromperait rudement, si elle comptait sur ma succession : c'est le bien de l'Eglise et des pauvres, elle retournera à eux ».

Mais l'évêque de Québec craignait toujours qu'une nouvelle crise de nostalgie ne reprit les deux prêtres, auxquels il tenait tant. Aussi, dans le voyage en Europe, qu'il fit en 1820, il ne voulut pas laisser Orléans, sans voir les parents des ecclésiastiques orléanais, MM. Raimbault et Fournier, émigrés dans son diocèse.

« Il leur déclara à tous qu'il ne fallait plus compter sur le retour de ces ecclésiastiques, trop occupés au Canada, et trop à l'aise pour revenir dans un pays où le clergé est misérable, et où les fidèles ne leur donnent pas assez d'occupation. Il est vrai que l'irrégulation du peuple est la plainte journalière du clergé de France » (2).

Ce passage de Mgr Plessis, dans son *Journal d'un voyage en Europe*, n'est pas flatteur pour la situation religieuse de la France.

(1) En émigrant, l'abbé Fournier laissait à Orléans, ses deux frères :

Fournier-Perdoux, maître serrurier rue du Bourdon-Blanc, dont le petit-fils fut Edouard Fournier, littérateur distingué, en l'honneur duquel la ville d'Orléans a donné à la rue des Quatre-Degrés le nom de *L'douard-Fournier* 1819 + 1880).

Fournier-Caboche, amidonnier, rue des Trois-Poëlons, qui est resté célèbre, dans nos annales ecclésiastiques, pour avoir introduit dans la « maison des oves », sise rue Sainte-Anne, les reliques de saint Aignan, que son ami Pouteau avait furtivement enlevées de l'église de Saint-Euverte.

(2) *Op. citato*, p. 386.

Il oublie que le Canada n'a pas subi une Révolution, qui, en France, a dévoyé les esprits, corrompu les mœurs, rasé les autels et guillotiné les prêtres. Pour réparer tant de ruines, il fallait du temps et de nouveaux apôtres.

Il vit, en même temps « quelques personnes de la famille de l'abbé Villade ».

M. l'abbé Villade était alors curé de Sainte-Marie de la Beauce (2). Il venait de baptiser ou d'assister, le 17 février 1820, au baptême d'un enfant, Elzéar Taschereau, neveu de Mgr Panet, coadjuteur de Mgr Plessis, qui devint archevêque de Québec et fut le premier cardinal canadien :

C'est donc un prêtre orléanais, qui, au moins, a signé l'acte de baptême de ce futur prince de l'Eglise (3).

Dès qu'ils eurent renoncé à retourner en France et à revoir Orléans, pour y mourir près de leurs proches, nos Orléanais, *cum animo manendi*, s'attachèrent : Rimbault à son collègue, et Fournier à sa paroisse.

Le premier supérieur du Séminaire de Nicolet, en appliquant aux règlements élaborés par son évêque, la méthode éprouvée, qui en avait fait, au Séminaire de Meung-lès-Orléans, un brillant humaniste, y avait élevé le niveau des études classiques. « C'était, écrivait l'abbé Fournier, une école avant l'arrivée de mon ami ; maintenant, la piété y règne ; et les sciences, jusques aux plus abstraites, y sont enseignées avec succès ».

On y enseignait aussi, avec le français, la littérature française.

Elisée Reclus, dans sa *Géographie universelle*, constate que c'est à Trois-Rivières qu'on parle le français le plus pur. Or, Nicolet dépendait alors du district des Trois-Rivières. On peut donc attribuer à l'enseignement de ce collège une grande part de la pureté du langage usité dans cette région, qui est à égale distance de Montréal et de Québec. L'abbé Rimbault avait de qui tenir. N'est-ce pas à Orléans que le français est le mieux prononcé ?

Néanmoins, si prospère que fut le collège, il n'était pas reconnu par le Gouvernement. Aussi pour lui assurer cette condition de stabilité, Mgr Plessis ne manqua pas, lors de son voyage en Europe, d'obtenir du gouvernement Britannique des lettres patentes, qui, pour l'avenir, garantiraient son existence légale ; il réussit, et les dites lettres patentes furent, avant son retour, expédiées au lord gouverneur du Canada (3). De plus, le prévoyant évêque, afin de continuer à son successeur la propriété de l'immeuble qu'il avait acheté en 1806, pour qu'elle restât une maison de haute éducation, avec cours de latin, l'avait légué à son successeur.

A sa mort (1825), dès que Mgr Panet (4), en eut pris possession, il y

(1) Sainte-Marie de la Beauce était une paroisse du comté de Beauce, situé sur la rive droite du Saint-Laurent, en aval de Québec.

(2) L'abbé Villade vécut assez de temps pour voir son jeune paroissien s'orienter vers le sanctuaire, en devenant séminariste ; mais il n'était plus, quand celui-ci fut, en 1842, ordonné prêtre, dans son église natale, par Mgr Turgeon.

(3) *Evêques de Québec*, par Mgr TÊTU, p. 498 et p. 509.

(4) *Evêques de Québec*, p. 538.

nommait comme supérieur et procureur l'abbé Raimbault, qui avait toute sa confiance. En même temps, mettant à exécution un projet depuis longtemps mûri, il en commença la reconstruction, pour en faire son second petit séminaire : le recrutement sacerdotal s'imposait plus que jamais à la sollicitude de l'évêque de Québec.

Faute de prêtres, il était obligé de faire desservir par des missionnaires les agglomérations qu'il ne pouvait ériger en paroisses, et de demander à ses curés de se charger de cet apostolat temporaire.

Ainsi, de 1815 à 1819, l'abbé Raimbault se rendait à Drummondville. A ce sujet, l'abbé Fournier écrivait :

« Déjà, à six lieues, s'élève une nouvelle ville, où va apostoliser mon ami et où j'ai pouvoir aussi de confesser ceux qui parlent français ; pour la communication, on a ouvert des chemins, la poste y est établie ; dans peu d'années, on pourra aller de la Baie à Boston et dans les Etats-Unis, avec autant de promptitude qu'on va de Montréal à Québec. »

En même temps qu'à Drummondville, l'abbé Raimbault faisait œuvre de missionnaire à l'*Avenir* (de 1815 à 1820) et à *Sherbrooke* (1816-1823).

Sa cure et son supériorat ne souffraient pas de ces absences multipliées : un vicaire au presbytère et un directeur au séminaire le suppléaient.

Renoncer à revoir sa patrie, ce n'est pas s'engager à l'oublier. En faisant ses adieux à sa pieuse bienfaitrice d'Orléans, l'abbé Fournier réclamait qu'elle se souvint de lui devant Dieu !

« Il ne me reste plus qu'à vous prier de ne pas m'oublier, surtout dans vos communions. Recommandez alors au Dieu, que vous aimez, le pauvre vivant ; lui de son côté, vous mettra, tout indigne qu'il en est, sur la patène ».

Nul doute que dans ses lettres aux siens, à son frère Jacques, le sauveur des reliques de Saint-Aignan, il ne leur fit les mêmes recommandations.

Toutefois, il avait, tout près de lui, un représentant de cette petite patrie, de « ce cher Orléans », dont le souvenir le poursuivait : c'était l'abbé Raimbault. De là, autant que le ministère le permettait, ces visites mutuelles que les deux exilés à perpétuité se menageaient : « Nicolet, écrivait l'abbé Fournier, est mes *Galeries* (1) ; c'est là où je viens me délasser des travaux du saint ministère, comme M. Raimbault vient se délasser à la Baie ».

Dans leur tête à tête, sans nul doute, Orléans leur apparaissait comme dans un mirage, surtout à Nicolet, « dont la rivière, au de vant de l'église, était aussi large que le fleuve de la Loire (2) ».

Ces petites vacances terminées, les deux amis revenaient à leur poste, le corps plus dispos et l'âme plus courageuse, reprendre leurs apostoliques travaux.

(1) C'est une allusion aux *Galeries d'Orléans* du Palais-Royal, qui, alors, pour tout provincial, visitant Paris, étaient une des merveilles à voir.

(2) C'est Mgr Plessis qui fait cette comparaison du fleuve français avec la rivière canadienne : « Rarement la Loire est-elle plus large que la rivière de Nicolet, au devant de l'église, souvent elle a beaucoup moins. » (*Journal d'un voyage en Europe*, p. 380.)

Ce fut surtout dans sa paroisse que la Providence ménagea à l'exilé les plus efficaces consolations.

La desserte, fort étendue, le fatiguait beaucoup, et le préoccupait encore plus : tant il avait à cœur d'y maintenir le règne de Dieu.

« Ne croyez pas, écrivait-il, que les mœurs ici, que la religion ne souffrent aucune éclipse. Autrefois, elles brillaient d'un vif éclat. Lorsque j'arrivai au Canada, j'eus la consolation d'en voir de beaux restes. Mais, à mesure que la colonie devient florissante par le commerce, l'industrie, les sciences mêmes, qui sont enseignées avec éclat, dans tous nos collèges, à mesure que la philosophie se répand jusque dans nos feuilles canadiennes, on voit cet esprit d'impiété, de vertige, qui renversa, en France, le trône et les autels. Heureuses les paroisses qui sont éloignées des grandes villes ! Dieu y est servi, adoré, les pasteurs respectés.

« C'est là la situation où se trouve la mienne. . . .

« La religion est encore respectée, malgré la philosophie, qui gagne peu à peu toutes les classes de la société. Son culte s'exerce avec le plus grand éclat, et en toute liberté. . . . Les sacrements s'administrent aux malades avec la même pompe qu'en France. A la Fête-Dieu, on fait dehors la procession du Saint-Sacrement, non seulement dans nos campagnes, mais même à Québec et à Montréal, etc. . . Et ce qui vous paraîtra étonnant, c'est que les Anglais eux-mêmes se conforment à l'usage des catholiques ; ils tapissent leur rue, se procurent des fleurs pour les jeter, quand notre divin Maître passe devant leur maison ; et on a vu bien souvent des officiers, des colonels, faire mettre tout un bataillon sous les armes.

« Quand nous portons le Saint-Viatique, nous sommes toujours en voiture, sur le devant de laquelle se trouve un canadien, qui, la tête nue et avec le plus grand respect, nous conduit avec adresse jusqu'à 3 ou 4 lieues. Un ou deux hommes accompagnent toujours le Saint-Sacrement, tandis qu'un autre, la cloche à la main, avertit le monde, ou de sortir de leur maison, ou de se prosterner, si on se trouve sur notre passage. Souvent j'ai été pénétré de voir l'affluence de monde, qui nous attendait à quelque distance de la demeure du malade. En l'exhortant, je profite, quelquefois, de cette occasion pour faire rentrer en eux-mêmes quelques pécheurs que j'aperçois dans la foule.

« Heureuse colonie, puissent tes habitants, conserver toujours le dépôt sacré et précieux de la foi ! »

Néanmoins le zélé curé n'est pas très assuré pour l'avenir :

« Car l'orage commence déjà à se former, on crie déjà au fanatisme. Dans la Chambre d'assemblée, des Canadiens ont montré des principes impies ; ils ne voulaient rien moins qu'enlever aux prêtres l'éducation de la jeunesse, et aux religieuses l'administration des malades.

« Heureusement, la majorité n'a pas été de leur côté ; ils ont même été sifflés et durement traités dans les feuilles publiques ; c'est toujours un mauvais présage, ils se trouveront, peut-être, un jour en force. A quels excès ne se porteront-ils pas alors ! J'espère que Dieu m'enlèvera de ce monde avant d'en être le témoin. »

C'était voir trop en pessimiste un avenir bien éloigné, d'autant

que l'évêque de Québec, depuis 1817, siégeant en cette chambre d'assemblée, ne manquerait « jamais de revendiquer, avec fermeté, les droits des Canadiens catholiques, lorsque quelque voix ennemie s'élèverait pour attaquer leurs institutions, et leurs droits » (1).

On peut croire que l'abbé Fournier s'opposa aux infiltrations libres-penseuses, tentées à la tribune et par la presse, et cela tant qu'il fut curé de la Baie du Febvre; et il le fut jusqu'à 1837, après avoir traversé, indemne, deux périodes d'invasion cholérique.

A cette date, sentant ses forces décliner, au point de ne plus pouvoir circuler dans son immense paroisse, il pria son évêque de le relever de ses fonctions.

Mgr Signay, acquiesçant à cette prière du bon curé, plus affaibli par les fatigues du ministère que par le poids des ans, lui donnait pour successeur un prêtre franco-canadien, M. Carrier, et l'autorisait à prendre sa retraite à la Baie près de cette église qu'il s'était complu à orner, et au milieu des paroissiens qu'il avait élevés dans l'amour de Dieu et de la France (1837).

Cette retraite fut de courte durée : le 26 mai 1839, l'abbé Fournier, ayant près de lui, sans doute, son ami Raimbault et son successeur, s'endormait avec le baiser du Seigneur, qu'il avait servi, à la Baie, pendant vingt-sept ans : il n'avait que soixante-huit ans et quatre mois.

Ses obsèques furent célébrées le 29 courant : elles furent présidées par M. Raimbault, archiprêtre de Nicolet, curé et supérieur du Séminaire. Ce vieil ami d'enfance ne représentait-il pas Orléans, resté si cher au vénéré défunt ? La plupart des curés des districts voisins s'étaient fait un devoir d'y assister : c'étaient MM. Leclerc, curé d'Yamaska ; Béland, curé de Saint-François-du-Lac ; Harper, curé de Saint-Grégoire ; Boucher, curé de Saint-David, et Carrier, curé de Saint-Antoine de la Baie du Febvre ; J.-B. Pelletier, vicaire de Nicolet. Le Séminaire de Nicolet était également représenté, outre le supérieur, par Leprohon, directeur ; Brassard, procureur, et par Souvigny acolythe ; Desaulniers, sous-diacre ; et par trois clercs tonsurés, régents au Séminaire, qui, tous, ont signé l'acte mortuaire, dont nous avons l'extrait sous les yeux (2).

Son corps, inhumé dans le chœur, du côté de l'Evangile, repose encore dans l'église paroissiale de la Baie du Febvre.

L'abbé Raimbault ne survécut que deux ans à l'abbé Fournier. En succédant à Mgr Panet (1833), Mgr Signay, qui, comme ses prédécesseurs, portait le plus vif intérêt au Séminaire de Nicolet, avait maintenu comme supérieur l'abbé Raimbault : il lui avait adjoint, comme directeur, un prêtre d'une grande valeur intellectuelle et un maître éducateur. Il put donc conserver jusqu'au bout la haute main sur le gouvernement du Séminaire, dont il était le premier supérieur.

(1) Mgr TÊTU, *op. cit.* p. 434.

(2) *Registre de l'état civil d'Orléans* : à la date du 7 juin 1841, est enregistré l'acte mortuaire de « Messire Charles-Vincent Fournier, natif du diocèse d'Orléans, en France, prêtre de ce diocèse et ex-curé de cette paroisse, qu'il a desservi pendant vingt-sept ans ».

Il mourut, à son poste, le 17 février 1841, dans sa 72^e année, laissant une mémoire vénérée (1). Naguère encore, l'historien éminent des *Evêques de Québec*, citait son nom, comme un de ceux « qui feront toujours l'honneur de l'Eglise et du Canada » :

« Mgr Signay avait, à ses côtés, des éducateurs de la jeunesse comme les Casault, les Taschereau; les Painchaud; les Leprohon; les RAIMBAULT (2). »

Après la mort de l'abbé Raimbault, des prêtres orléanais émigrés au Canada, il ne restait plus que l'abbé Joseph Desjardins, qui, retraits à Québec, ne mourut qu'en 1848.

Missionnaires, curés ou professeurs, nos compatriotes furent aux évêques de Québec un aide puissant pour maintenir, dans le Canada, les traditions catholiques et françaises des Jacques Cartier, des Champlain et des Montmorency. Alors, comme dans le champ évangélique du Père de famille, les ouvriers apostoliques étaient rares : *operarii autem pauci*, et maintenant, à un siècle d'inter-valle, la moisson est abondante, *messis quidam multa*.

8^e Le R. P. JUTTEAU

Il n'y avait pas encore cinquante ans que le dernier des prêtres orléanais, qui, pour ne pas être engloutis par la houle révolutionnaire, avaient émigré au Canada, dormait son dernier sommeil, en terre bénie et toute française, qu'un religieux venait demander l'hospitalité à la nouvelle France, au nom de la vieille France, et pour la même cause que ses compatriotes.

Cet exilé était le P. JUTTEAU, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, ancien curé du diocèse d'Orléans. C'est à ce dernier titre que nous le joignons au groupe de nos prêtres qui évangélisèrent le Canada.

Lin JUTTEAU était issu d'une modeste et très chrétienne famille, qui habitait Saint-Benoît-sur-Loire (1843). Son père, tout en cultivant quelques quartiers de vignes, était sonneur de l'ancienne abbatale. Il aimait à le rappeler, comme le témoigne le fai suivant, que nous tenons d'un prêtre orléanais : « Comme, à Paris, j'étais, près du Père, dans sa cellule, il quitte, tout à coup, son bureau et court ouvrir toute grande sa fenêtre. Les cloches de Saint-Sulpice sonnaient à toute volée : « Entendez-vous, mon fils, me dit-il, comme c'est beau ! J'aime infiniment le son des cloches, car je suis né dans un clocher ».

Aussi, le curé, M. Martin, avait-il fait du jeune Lin son enfant de chœur ; puis, frappé de sa piété, il le plaça au Petit Séminaire de La Chapelle. Ses humanités achevées, il passait au Grand Séminaire ; il en sortait prêtre, en 1866, pour être professeur à La Chapelle. Mais l'enseignement n'était pas dans ses goûts, ni, comme il

(1) L'abbé BOIS, prêtre canadien, lui a consacré une *Notice*, dont l'édition est épuisée.

Le nom de Raimbault se trouve encore dans le *Dictionnaire biographique du Clergé canadien français*, par l'abbé J.-B. ALLAIRE.

(2) Mgr TÊTU, *op. citat.*, p. 580.

l'avouait, dans ses aptitudes. En effet, il était né plutôt prêcheur que pédagogue. Aussi accepta-t-il volontiers d'entrer dans le ministère paroissial, en devenant vicaire de Beaune-la-Rolande.

« Ce ne fut là pourtant qu'un apprentissage de l'apostolat, que rêvait sa nature ardente et que lui permettait son talent de parole ». Mgr Dupanloup entra dans ses vues en le nommant missionnaire diocésain.

L'invasion survenant, il demandait à son évêque l'autorisation d'être attaché, comme aumônier militaire, aux mobiles de la Savoie. La paix conclue, il rentrait dans le rang, comme missionnaire; puis, il devenait curé d'Aschères (1876).

Mais là, tout en se livrant, avec un zèle tout sacerdotal, aux œuvres du ministère paroissial, « il se formait secrètement, dans la prière et la mortification, à la vie religieuse, dont il rêvait depuis un certain temps ».

En effet, deux ans après, il quittait sa paroisse, son diocèse, et se séparait des siens, pour entrer, à Flavigny, novice à 35 ans, chez les Pères Dominicains.

Il y avait à peine un an que le Fr. Jutteau avait, à Amiens, fait, le 8 décembre 1879, sa profession, qu'un décret liberticide forçait les Dominicains à se disperser, et même à s'exiler, pour vivre en commun sur une terre étrangère. Le P. Pie Félix recevait, de son provincial, l'ordre de se rendre, avec un de ses confrères, au Canada, et de se joindre aux Dominicains, qui, déjà, y résidaient.

Ses adieux de Prêcheur à son pays d'origine furent une retraite, donnée aux élèves du Petit Séminaire de Sainte-Croix (fin d'octobre 1880).

En effet, le 19 novembre 1880, habillé en clergyman, il s'embarquait dans un port et sur un vaisseau anglais; et, après une pénible traversée de seize jours, il arrivait, le 5 décembre, à New-York. Aussitôt débarqué, il se rendait à l'Institution des Frères des Ecoles chrétiennes, dont il fut l'hôte choyé pendant trois jours. Remis des fatigues et des émotions de son voyage sur mer, il montait en wagon et, rapidement, il atteignait le Canada: il descendait à Montréal, où il célébra, le 8 décembre, la fête de l'Immaculée-Conception, et ne manquait pas de rendre visite à MM. de St-Sulpice, qui firent un gracieux accueil à l'ancien élève du Grand Séminaire d'Orléans et à l'ancien prêtre de Mgr Dupanloup.

Le Père ne resta là qu'un jour, tant il avait hâte d'atteindre Saint-Hyacinthe, où il avait mandat de résider. Comme de Montréal à Saint-Hyacinthe il n'y a guère qu'une heure de chemin de fer, dès le 9 décembre au soir, le Père et son compagnon arrivaient à leur « chère petite résidence ».

« Nos Pères nous attendaient avec impatience, écrivait-il, et ne comprenaient rien à notre long retard. Je n'ai pas besoin de dire quel accueil ils nous firent; on se sent doublement frères à 2,000 lieues de la patrie commune; ils n'étaient que six au couvent, notre arrivée a donc fait monter à huit le chiffre de la communauté... »

« Saint-Hyacinthe est une petite ville dont les habitations assez gracieuses s'échelonnent sur les bords d'une rivière. La paroisse,

dont je vais être chargé, représente la population laborieuse des campagnes qui est restée admirablement chrétienne. J'assistais, dimanche dernier, à la messe paroissiale, et je n'en pouvais croire mes yeux, en voyant cette foule immense d'hommes, qui se pressait dans l'enceinte de l'église. . . . Le respect pour le prêtre est parfait ; à peine étions-nous arrivés, que les notables de l'endroit, sans attendre notre visite, sont venus nous saluer ; et cependant ils ignorent encore le rôle que je vais remplir auprès d'eux. »

Ce rôle était celui de curé. Ancien vicaire, ancien curé dans son diocèse natal, le P. Jutteau était tout indiqué à son supérieur pour administrer une paroisse en terre franco-canadienne.

Grâce à sa correspondance intime avec sa famille et avec ses amis d'Orléans, il ne nous laisse pas ignorer ses impressions de Français dépaycé, ni ses travaux apostoliques, qui furent si rudes, que, quatre ans plus tard, il avouait qu'à « Saint-Hyacinthe, sa vie fut effrayante de fatigue (1), et que probablement il n'aurait pu y tenir plus longtemps ».

Voici ce qu'il écrivait, après quelques mois d'apostolat, et en plein hiver (2) :

« Parlons d'abord du froid : c'est là, je le sais, votre grosse préoccupation. Evidemment, le froid est plus, beaucoup plus rigoureux qu'en France. Cependant jusqu'ici, par exception, on a peu souffert. A part un seul jour, où nous avons eu comme vous, l'an dernier, 27 degrés, nous n'avons guère dépassé la température ordinaire des forts hivers européens. Pourtant, la neige est partout. Toutes les rivières sont glacées, et la glace est forte à ce point que les plus lourdes voitures y passent sans danger, c'est même pour le temps de l'hiver, un moyen de locomotion des plus doux et des plus faciles. A quelques lieues d'ici, on a été jusqu'à établir un chemin de fer sur un grand fleuve, qui a un kilomètre de large. Toutes les courses se font en traîneau sur la neige : les voyageurs sont ainsi moins secoués, les chevaux moins fatigués, et les courses infiniment moins longues. Rien n'est curieux comme de voir, les dimanches, tous ces gens arriver des hameaux les plus lointains, pour entendre la messe. Les plus pauvres ont leur char, et ils regarderaient comme un déshonneur de venir à pied aux offices. Ils attachent leurs chevaux sur la vaste place qui précède l'église, et vous vous croiriez un instant transporté au milieu des foires les plus bruyantes de notre pays. Comme je l'ai déjà dit, on souffre peu du froid. Quand on sort, on est admirablement revêtu. Tu rirais, si tu me voyais traverser Saint-Hyacinthe avec mon grand manteau de peau d'ours et mon casque de fourrures. Je ressemble quelque peu à un sauvage, mais comme je me sens à l'aise sous une telle enveloppe ! A l'intérieur des maisons, il n'y a ni cheminées, ni poêles. Tout est chauffé par des conduites d'eau chaude, accolées aux murailles ; mais la température est tellement douce que l'on souffrirait plutôt d'excès de chaleur. Au reste, toutes les portes et fenêtres ont double châssis ; les corridors eux-mêmes sont munis

1) *Lettre d'Ottawa* (1885).

2) *Lettre de Saint-Hyacinthe* (1881).

d'appareils ; sous ce point de vue, nous sommes infiniment moins à plaindre que vous. Toutes les églises aussi bien que les sacristies sont également chauffées.

« Je crois vous avoir dit un mot de l'esprit religieux des populations. Depuis ce temps, j'ai fait une étude plus attentive, et puis les grandes fêtes ont passé ; j'ai pu me rendre compte par moi-même des habitudes de nos paroissiens. Si tu savais combien j'ai été édifié ! A Noël, nous étions cinq à confesser, et nous n'avons pu cependant arriver à entendre tout le monde. Les hommes étaient à peu près aussi nombreux que les femmes, et l'on m'a dit qu'ils ont l'habitude de se présenter ainsi aux principales fêtes de l'année. Les jeunes gens ne sont pas moins exacts, et j'étais tout surpris de les voir arriver avec simplicité, pour demander les sacrements...

« Je ne suis pas encore beaucoup sorti ; aussi, n'ai-je pu me rendre encore un compte très précis des habitudes privées des Canadiens. Presque tous, ils sont cultivateurs, possédant une maison d'habitation au milieu des vastes enclos qu'ils cultivent. Les maisons sont entièrement en bois, soit parce que la pierre est rare, soit parce que le bois, arrangé d'une certaine manière, est beaucoup plus chaud pour les mauvais jours d'hiver. Au dehors, les habitations ont un aspect assez misérable, et l'on serait tenté de se croire au milieu d'une population indigente ; mais on est bien surpris, en pénétrant à l'intérieur, d'y trouver tout le confortable de nos maisons les plus aisées de France ; fauteuils, pianos, salons tapissés, rien y manque. Au reste, le luxe est une vraie plaie pour le pays. Le dimanche, nos simples paysannes arrivent à la messe en chapeau et en voile comme de vraies marquises ; les hommes ne connaissent pas la blouse, les servantes elles-mêmes n'ont rien qui les distingue de leurs maîtresses, et il faut réfléchir longtemps pour deviner qui l'on doit saluer tout d'abord.

« Il y a ici de grandes facilités pour l'éducation des enfants. Chaque hameau a son école tenue par une institutrice. C'est ainsi que l'on compte dans notre seule paroisse jusqu'à onze classes différentes. Ces écoles sont foncièrement chrétiennes. Le curé a un droit légal de visite et de direction ; et sa demande suffirait pour faire casser immédiatement une maîtresse qui ne s'occuperait pas consciencieusement de la formation religieuse des enfants. Les catéchismes sont beaucoup moins fréquents qu'en France, et aussi, ils sont moins nécessaires. Les enfants apprennent la religion à l'école, et il nous suffit de les réunir pendant quelques semaines, pour les préparer immédiatement à la première communion. On n'attend pas, du reste, comme chez nous, jusqu'à l'âge de douze ans pour les y admettre. Dès le moment où un enfant a l'intelligence assez ouverte pour comprendre ce qu'il fait, on lui permet de communier, ce qui arrive d'ordinaire vers dix ans. Et on n'a pas à se plaindre de cette indulgence plus grande. »

Tout en étant curé à Saint-Hyacinthe, le P. Jutteau était, quand même, Frère-Prêcheur. Aussi ne refusa-t-il jamais sa parole pastorale aux évêques canadiens, qui la lui demandaient.

En août 1882, il est à OTTAWA, capitale du *Dominion*, pour prêcher une retraite ecclésiastique. Ce diocèse, alors, se rapprochait d'un pays de mission. « Certains curés, écrit-il, ont dû faire vingt lieues,

dans des canots d'écorce, que construisent et dirigent les sauvages, pour arriver à la ville épiscopale ». Ils sont éloignés les uns des autres, et, pour se rapprocher, ils n'ont pas de routes ouvertes... « Dire les privations qu'ils s'imposent et la rude vie qu'ils mènent serait chose impossible ; mais aussi quels mérites ! et que je voudrais bien, moi, tout dominicain que je suis, me cacher, au jugement dernier, sous leur pauvre soutane ! » Dans la même lettre, le bon Père ajoute qu'à la retraite, il s'est hasardé à prononcer tout un sermon sur les Associations sacerdotales. « Le sermon n'a soulevé aucune tempête, et même je crois laisser ici, dans la personne de plusieurs prêtres assez haut placés, des propagateurs sérieux des idées de vie commune. L'avenir décidera, si le germe est bon et digne de fructifier. »

Le P. Jutteau quittait Ottawa, vers le commencement de septembre, et se rendait à QUÉBEC, où il était demandé par l'archevêque, Mgr Taschereau, pour donner à son clergé deux retraites. Avant de partir, il se demandait s'il pourrait « discrètement reprendre, vis-à-vis la partie la plus distinguée du clergé canadien, son rôle de vieux causeur, qui lui avait si bien réussi à l'égard du clergé d'Ottawa ».

Après avoir donné sa ou ses retraites, il revenait à Saint-Hyacinthe, où il séjourna tout l'hiver ; mais, au printemps de 1883, il s'en éloignait pour remonter le Saint-Laurent jusqu'au lac Huron. C'est là que, vers le 19 mai, une lettre nous signale sa présence, mais sans entrer dans grand détail. « J'étais, ce jour-là (19 mai 1883), au fonds du lac Huron, affolé de travail... Dieu me prenait par tous les côtés à la fois... » (1).

De retour à Saint-Hyacinthe, il descendait le Saint-Laurent pour se rendre, à 150 lieues de là, à RIMOWSKI, petite ville épiscopale d'un grand diocèse, sise sur la rive droite du Saint-Laurent ; elle est pour la navigation « le premier et le dernier point pour les passagers » (2).

... Il écrit que, bien qu'en août, il a froid, tandis que, l'année précédente, à Ottawa, il subissait la torride température de 45 degrés. « La mer baigne la montagne que j'habite : au delà, dans un lointain de 15 lieues j'aperçois une longue ligne bleue qu'on m'affirme être les premières côtes du Labrador. Le vent d'est nous apporte journellement des vagues d'air glacées provenant des mers du Nord. » Ce fut dans ce milieu boréal qu'il donna deux retraites à des religieuses et une autre au clergé, ... qui seront suivies de quatre autres ..

Puis revenu à Saint-Hyacinthe, il se prépare à faire une course apostolique dans les Etats-Unis.

L'année suivante, passant du nord au sud, « il descend jusqu'en Louisiane, où il évangélisa le peuple et le clergé de la Nouvelle-Orléans, avec un succès retentissant ; il n'est pas jusqu'aux Indiens chez lesquels il n'aille un jour, et il leur inspire une telle vénération qu'ils lui amènent de partout leurs malades à bénir » (3). Il n'y allait pas, certes, en touriste, mais en mission-

(1) *Lettre de Rimowski* (août 1883).

(2) RECLUS. *Amérique du Nord*, p. 568.

(3) *Notice*, 1904.

naire : il parcourt alors une région qu'avaient sillonnée, en apôtres, le P. Jogues ; les frères Badin, ses compatriotes, dans des conditions de viabilité plus pénibles, et à travers des peuplades païennes et sauvages.

Au commencement de janvier 1884, il était donc à la NOUVELLE-ORLÉANS, où, après une courte halte, le R. Père se rendit à la NOUVELLE-IBÉRIE, grosse paroisse à l'ouest de la capitale de la Louisiane (février 1884) ; et là, écrit-il, il reprit « son vieux et toujours bien cher métier de missionnaire du Peuple. Mais ce n'était plus le peuple canadien. Il y trouvait bien notre France de là-bas avec presque tous ses mauvais côtés et pas beaucoup de ses bons. Les blancs sont enrégimentés dans la franc-maçonnerie et les noirs se sont laissés, en grand nombre, gagner par les méthodistes et ne comptent plus dans le troupeau... c'est donc une terre un peu rebelle qu'il me faut cultiver (1) ». Il commença par une retraite donnée à un clergé recruté de tous les coins du monde. « Qu'a valu cette retraite, écrivait-il, mes dévoués ont fait grand bruit ; à lire leurs journaux, Bossuet était un petit homme près de moi. D'autres m'ont trouvé trop sévère.

Pour le Carême, il devait revenir à la Métropole : la Nouvelle-Orléans. « Cette fois, il me faudra reprendre mes grands airs et débiter ces belles phrases, qui répugnent si fort à ma nature abrupte et un peu primesautière... on veut à tout prix me faire jouer au grand homme. L'ancien curé d'Aschères ne s'y méprend pas... mais je ne crois guère que l'œuvre de Dieu y gagne ».

Si court qu'ait été son séjour dans les Etats-Unis, ses travaux apostoliques l'avaient fait pénétrer dans une population qui, bien que ne parlant pas la même langue, ni suivant la même religion, ne poursuivait qu'un but : faire des affaires. Aussi n'en revint-il que, pris de commisération pour ce peuple, abandonné, et avec esprit de retour : « Que j'aimerais à être là sur ce champ, où les ouvriers manquent, où l'on peut être apôtre des pieds à la tête... Quelles que soient mes affections d'outre-mer, je ne songerais pas, un instant, à un retour. J'ai toujours eu ce rêve d'un ministère apostolique au milieu de ces protestants et de ces abandonnés de la grande République. Qui sait si Dieu ne me permettra pas, un jour, de le réaliser ? »

En mai 1884, le Père quittait la Nouvelle-Orléans pour retourner au Canada, qu'il n'atteignait qu'après un voyage de 500 lieues ; il l'effectua lentement, multipliant les arrêts, notamment à Chicago, sur le lac Michigan ; néanmoins, fatigues et émotions ne lui manquèrent pas (2).

Sur la fin de l'été de 1884, le P. Jutteau revenait à Ottawa : il y revenait avec plaisir, tant il avait été charmé de son premier séjour, car Ottawa est une assez jolie ville.

« Je ne crois pas, écrit-il, que, à part Québec et le Niagara, le Canada puisse offrir rien de plus pittoresque et de plus attrayant

(1) Lettre de la Nouvelle-Ibérie (3 février 1884).

(2) Lettre de la Nouvelle-Orléans (16 mai 1884).

qu'elle et les environs.... Nous sommes ici à 80 lieues plus avant dans les terres que Saint-Hyacinthe. Capitale politique des immenses possessions anglaises de l'Amérique du nord, Ottawa compte environ 40.000 habitants. Elle est bâtie sur les rives de la rivière Ottawa, à laquelle elle doit son nom.

« Née d'hier, elle doit son accroissement rapide, non seulement au siège du Gouvernement, mais encore et surtout à l'étonnante *puissance d'eau* (pardon de cette expression toute américaine!) que lui fournit sa rivière large comme cinq fois la Loire.

« La population, mi-partie anglaise, mi-partie française, se partage entre les deux langues et les deux cultes. Mais, si la progression actuelle continue, l'élément Canadien et catholique aura, avant dix ans, une prédominance marquée. »

Dans une autre lettre, à la même date, il écrit :

« Je ne donne pas un demi siècle pour que la ville soit devenue presque exclusivement française. Cette perspective a été, pour beaucoup, dans cette fondation, assez onéreuse du reste. »

Il avait été mandé par l'évêque d'Ottawa, Mgr Duhamel, pour fonder un couvent de FF. Prêcheurs et organiser, pour les Franco-Canadiens, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste.

Après quatre mois de séjour, il écrivait :

« Les commencements ont été vraiment écrasants ; j'avais, presque seul, sur les épaules, ce double fardeau... Dieu aidant, je m'en suis à peu près tiré, sans tomber sous le faix. Peu à peu, les choses ont pris leur cours normal ; un supérieur est venu ; un curé ensuite ; et me voici, comme auparavant, dans la sainte liberté de ma vie de missionnaire.

« Nous avons une cure, comme à Saint-Hyacinthe : nos paroissiens se chiffrent de 4 à 5.000. Les catholiques d'origine anglaise, qui leur sont mêlés, vont à une autre église, voisine de la nôtre... Ce sont deux paroisses enchevêtrées l'une dans l'autre et dont les membres ne se distinguent que par l'origine et la langue. Ce mode de démarcation est du reste commun à toute l'Amérique. C'est nécessaire : on a remarqué que, dans le grand ramassis de tous les peuples, les catholiques qui n'étaient pas régis par des prêtres parlant leur langue et au fait de leurs usages, arrivaient souvent à l'apostasie. Et c'est, avec les écoles sans Dieu, la grande raison, qui a empêché le catholicisme d'avoir, dans ce pays, une extension aussi rapide qu'on aurait pu l'espérer.

« Nos gens sont presque tous des ouvriers, peu cultivés ; peu mystiques, un peu jureurs, fort buveurs, mais au fond bons et pleins de foi. »

Il y avait beaucoup à faire. Aussi travaille-t-il de suite à former au ministère paroissial ses confrères, qui, par leur profession sont plus aptes à la prédication qu'aux fonctions curiales. D'ailleurs, il savait bien qu'il n'était pas destiné à rester à Ottawa. Peut-être prévoyait-il que prochainement, il quitterait le Canada, rappelé en France, pour prendre quelque repos.

Traverser, en courant, l'Amérique du Nord, de l'ouest à l'est, du nord au sud — puis, sans se donner le temps de respirer, faire, entre deux stations, œuvre de missionnaire, alternant la prédi-

tion avec la confession — voilà bien ce que le P. Jutteau avait ajouté à ses soucis de Saint-Hyacinthe et d'Ottawa ; mais il ne l'avait pas fait impunément. Aussi, le surprenons-nous se demandant, en 1883, déjà, si ses forces suffiront à la tâche. « Elles sont toujours assez vaillantes, bien que, écrivait-il en août 1883, je m'aperçois qu'elles déclinent un peu. »

De là, les bouffées de nostalgie, qui, déjà, s'échappaient de sa plume : « Le métier est dur... et puis, somme toute, l'exil, c'est l'exil ; on a beau faire, il se fait dans le cœur un vide, dont l'impression réagit sur la constitution physique elle-même. Dieu tient à nous faire payer, de la bonne sorte, la joie que nous ressentons à nous dire ses apôtres. »

Un peu plus loin, après avoir constaté que le nombre des dominicains canadiens est près d'atteindre la quinzaine, il ajoute « qu'ils seront bientôt à même de se suffire à eux seuls ; et que peut-être, dès lors, la Providence jugera l'heure venue de me rappeler en France ».

Ces échappées vers le sol natal se multiplient avec les années d'absence. Au commencement de 1885, il écrit :

« Il est des jours où l'exil me pèse un peu sur les épaules. Il n'en est pas du Canada comme des pays de mission. Les prêtres y sont en nombre ; les âmes y sont croyantes et fidèles aux saintes pratiques... Mon départ ne laisserait qu'un vide bien facile à combler ; et, de temps en temps, je me permets de jeter un regard vers ces régions d'au delà des mers, où le cœur, non moins que le zèle, trouverait à se satisfaire. »

A un autre :

« Je ne sais si je resterai longtemps ici. Au fond, entre nous soit dit, je désirerais partir. Les événements m'ont fait une position quelque peu saillante, qui crée autour de moi une certaine gêne ; la gêne amène la souffrance ; et peut-être serait-il bon d'en finir par mon départ. Cet isolement d'âme est la plus lourde des croix de mon exil. Si mon Provincial me faisait un signe, je prendrais volontiers la route de la France... Mais ce signe viendrait-il ? »

Le signe lui vint plus tôt qu'il ne s'y attendait, au moment où le Canada lui semblait devoir être sa « nouvelle patrie ».

Vers la fin de l'année 1885, son provincial le rappelait en France.

En cinq ans, il avait parcouru en tous sens les vastes territoires du Canada et des Etats-Unis, semant partout la bonne parole... dans les champs les plus variés...

Dès qu'il eut mis le pied sur le sol natal, il se sentit rajeuni, tout dispos à reprendre ses travaux apostoliques.

Il écrivait à l'un de ses amis :

« Je vais donner toute une série de missions paroissiales. Je serai là dans mon élément vrai ; si mes forces ne me trahissent pas, je m'en donnerai à cœur joie.

« Il s'en donna comme personne..... »

Mais, pour rester dans notre cadre canadien, nous ne le sui-

vrons pas, en France, dans ses multiples stations, renvoyant nos lecteurs à l'affectueuse biographie, qu'en 1904, lui consacraient les *Annales*.

Mais tous ces travaux avaient entamé sa robuste constitution ; aussi sentait-il ses forces décliner peu à peu ; et « ses lettres se teintaient, dès lors, d'une mélancolie résignée, que ne connaissait pas l'imperturbable optimisme de sa jeunesse. Les coups portés à son Ordre achevèrent d'abattre sa santé. »

Après avoir été prieur à Dijon, il fut rappelé à Paris, mais il dut quitter de force son couvent, vivre en prêtre retiré ; puis, se réfugier à Villemomble, près Paris, où il languit ballotté longtemps « entre des crises redoutables, qui le mettaient à la mort et des journées d'accalmie, qui lui rendaient l'espérance ».

Enfin, le 6 juin 1904, il s'éteignait, après avoir gardé jusqu'à la fin sa douceur évangélique et sa pieuse résignation. Trois jours après son corps, transporté au « Nouveau Cimetière » d'Orléans, repose maintenant dans un caveau de famille.

Il avait 61 ans d'âge et 25 ans de religion (1).

« Lorsque j'étais aux Carmes, j'allais assez souvent voir le Père. Toujours très bon et très accueillant, toujours affectueusement attaché à Orléans.

« Un jour que je l'attendais près de la porterie, vint à sortir le R. P. Chapotin qui se rendait au parloir :

« C'est vous qui me demandez, monsieur l'abbé ? me dit-il. »

— « Non, mon Père ; j'attends le P. Jutteau.

— « Ah ! le P. Jutteau, le bon Père, *c'est le plus apostolique de nous tous !* »

Mais, Frère prêcheur, il ne fait sous le froc que ce qu'il avait été sous la soutane, un missionnaire, le « missionnaire du peuple ». Un de ses pairs le jugeait tel. comme nous l'apprend un de ses amis d'Orléans.

(1) Notice, par E. LEMOINE (*Annales relig. d'Orléans*, 1904, p. 714 et 715).



TABLE

	Pages
§ I ^{er} . — MISSIONNAIRES ET COLONS ORLÉANAIS	5
§ II. — PRÊTRES ÉMIGRÉS.	12
1 ^o M. Antoine Villade.	13
2 ^o M. Philippe Desjardins.	15
3 ^o M. Joseph Desjardins.	19
4 ^o M. J.-B. Chicoisneau.	23
5 ^o MM. Théodore et Vincent Badin.	25
6 ^o Mgr Maréchal, d'Ingré	39
7 ^o MM. Jean Raimbault et Vincent Fournier	48
8 ^o Le R. P. Jutteau	58

BNQ



C000260915